

« Monsieur Songe sans y penser dit que... »
Théorie et pratique de l'association libre dans quelques textes
de Freud

Ginette Michaud

Volume 22, numéro 1, printemps 1986

« ça me fait penser »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036883ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036883ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (1986). « Monsieur Songe sans y penser dit que... » : théorie et pratique de l'association libre dans quelques textes de Freud. *Études françaises*, 22(1), 95–130. <https://doi.org/10.7202/036883ar>

«Monsieur Songe sans y penser dit que...»

Théorie et pratique de l'association libre dans quelques textes de Freud

GINETTE MICHAUD

Monsieur Songe sans y penser dit qu'il prend plaisir à se dire celui de ne pas dire ce qu'il aurait pensé

Monsieur Songe sans y penser dit qu'il a plaisir à ne pas formuler ce qu'il aurait pensé

Monsieur Songe sans y penser dit qu'il se plaît à taire ce qu'il aurait pensé

Monsieur Songe sans y penser dit qu'il aime à se taire

Monsieur Songe ne pense à rien et le dit

Et il ajoute petit jeu bête que de l'écrire On se doit de ne plus le jouer

ROBERT PINGET¹

La semaine dernière, au cours d'une nuit de travail, arrive au stade de malaise pendant lequel mon cerveau travaille le mieux, les barrières se sont soudain levées, les voiles sont tombés et je pus voir au-delà des détails des névroses aux conditions déterminantes de la conscience. Tout semblait s'articuler, les rouages s'engrenaient, la chose donnait l'impression qu'elle était vraiment une machine qui ne tarderait pas à fonctionner toute seule

SIGMUND FREUD²

Imaginons une scène où Monsieur Songe, sur le divan peut-être, essaierait de répondre à la question «À quoi pensez-vous?» À cette question banale, mais d'autant plus captivante, Monsieur Songe pour-

1 *Le Harnais*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 25

2 Lettre de la «découverte», adressée à W. Fliess, le 15 octobre 1895. Cette lettre est reproduite dans la *Standard Edition* (désormais *SE*), vol. I, *Pre-Psycho Analytic Publications and Unpublished Drafts (1886-1899)*, London, The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, 1953, p. 285. Nous soulignons.

rait répondre comme il le fait ici, en exacerbant les qualités analytiques du rationalisme jusqu'au point extrême où, au fil des associations, il toucherait quelque chose de la logique de l'inconscient. Comment Monsieur Songe pense-t-il ? Monsieur Songe dit ce qu'il pense quand il parle «sans y penser». Cela implique (au moins) deux propositions : il «ne dit pas ce qu'il pense quand il pense à ce qu'il dit³», mais ce faisant, il «dit quelque chose qu'il ne peut pas penser quand il parle en pensant à ce qu'il dit⁴». Autrement dit, «c'est quand il ne pense pas qu'il pense, c'est quand il pense qu'il ne pense pas⁵». En variant les possibilités offertes par la question, en passant à travers ses rebonds, Monsieur Songe pense en faisant littéralement le tour de la formule. Il porte attention à ce qui surgit dans sa tête, à ce qui n'y fait que passer. Il nous donne à entendre l'incessante mouvance des pensées, leur bruit de fond : ça part, ça vient, ça bloque (ça refoule), mais ça n'arrête pas.

Pourtant, à travers ce jeu de différences infimes où chaque phrase est à la fois la poursuite et la rupture de la précédente, un malaise — le même peut-être qui fait le mieux travailler le cerveau de Freud ? —, un trouble de la pensée se font jour. Le lecteur doit en effet faire un effort considérable pour penser «jusqu'au bout» chacune de ces phrases axiomatiques qui parodient le cogito cartésien. Le plus grand paradoxe qui se dégage de cette série de propositions, n'est-il pas que Monsieur Songe pense «sans y penser», c'est-à-dire selon la définition exacte de la pensée associative ? Devant la discontinuité des «pensées» de Monsieur Songe qui procède par ces sauts minimes au démantèlement de la linéarité du discours, le lecteur a l'impression de buter, de manquer un mystérieux pas qui lui ferait rater le sens de la phrase, il ne sait plus où donner de la tête, il ne sait plus quoi penser de ces curieuses tautologies où les mots, à la fois ductiles et duplices, en viennent à s'associer entre eux. Ainsi, Monsieur Songe nous montre plus qu'il ne le dit que c'est par le passage d'une association à l'autre, par ces petits déplacements, par ces glissements où le sens bascule et vient se prendre, que la pensée associative devient lieu de la connaissance. Penserait-on jamais autrement que dans le hiatus ? À ce point du raisonnement rigoureusement développé dans ce petit texte de Pinget, la question de l'association apparaît comme le lieu d'un enjeu, celui du non-pensé et peut-être de l'impensable, elle disjoint la pensée du sujet jusqu'en cet état aporétique où «Monsieur Songe ne pense à rien et le dit», où, enfin, «On se doit de ne plus le jouer», tout sujet aboli.

Penser, associer : il y a *entre* ces deux termes un espacement qui ne se laisse pas aisément réduire à un destin, ou à une destination,

3 Vincent Descombes «La pensée est elle chose mentale ?», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 25 printemps 1982, p. 46

4 *Ibid*

5 *Ibid*

de la pensée. Freud fera d'ailleurs remarquer dès ses premiers travaux, dans une célèbre analogie de l'association avec le jeu des échecs, que «Celui qui tente d'apprendre dans des livres le noble jeu des échecs ne tarde pas à découvrir que, seules, les manœuvres du début et de la fin permettent de donner de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description⁶». Freud décrit ainsi fort succinctement ce qui, dans le jeu des associations, n'aura de cesse de faire échec à ses efforts renouvelés de «description schématique complète». Car, comme l'écrit Claude LeGuen,

une ligne associative ne saurait se comparer à un segment de droite. [...] Il ne peut s'agir d'une ligne [...] mais plutôt d'un réseau à trois dimensions (et même quatre!) où ça circule et se recoupe Dans un réseau associatif donc, on ne saurait poser un point de départ et un terme d'arrivée avec, entre, quelques stations intercalaires et indifférentes. Il n'y a que des associations intermédiaires, y compris la finale qui ne clôt rien mais marque au mieux un moment d'attente en fixant un sens provisoire ; elles sont toutes porteuses de sens et toutes sont occasions de bifurcations sur d'autres réseaux latents et partiellement pré-existants. [] Tout approfondissement du sens devient aussi et toujours glissement de sens — c'est même là ce qui fait sens — et c'est bien pourquoi toute association est déjà porteuse potentielle d'interprétation⁷

Ce que LeGuen décrit ici à propos du fonctionnement du réseau associatif, pourrait également s'appliquer au réseau associatif *textuel* que nous prenons comme point de départ de notre réflexion Ce réseau formé des «premiers» textes de Freud — les *Études sur l'hystérie* (écrites en collaboration avec J. Breuer en 1895), *l'Interprétation des rêves* (1900), la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), «De la psychothérapie» (1904), le récit du cas Dora (1905) et *le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905)⁸ — couvrent la période extrêmement fertile de la

6 Sigmund Freud, «Le début du traitement», dans *De la technique psychanalytique*, Paris, P U F, «Bibliothèque de psychanalyse», 1981 [1953], p. 80

7 Claude LeGuen, *la Dialectique freudienne I Pratique de la méthode psychanalytique*, Paris, P U F, «Le fil rouge», 1982, p. 164-165

8 Il ne faut pas se laisser abuser par les dates de publication de ces textes *l'Interprétation des rêves* est datée de 1900, mais l'ouvrage était terminé dès novembre 1899 cette œuvre est le noyau du réseau textuel que nous analysons ici Le «Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)», que l'on peut considérer comme la première transcription — au sens fort — la première mise en écriture — du travail de l'association, est publié en 1905, mais Freud le rédige en janvier 1900, dans les deux semaines qui suivent l'abandon de la cure par Dora Quant à la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, elle avait d'abord été publiée en revue à l'été 1898, avant d'être reprise sous forme de livre en 1901 *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (publié en 1905, mais Freud colligeait déjà ses «histoires» entre 1897 et 1900) et les *Trois essais sur la sexualité* (1905) sont conçus et élaborés en même temps Marthe Robert rapporte que «Pendant toute cette période, Freud ressentait si vivement l'unité pro-

«découverte» et de la formation de la principale méthode d'investigation de la psychanalyse, l'association libre, soit *grosso modo* de 1895 à 1905. Ces écrits de Freud ne seront pas ici considérés dans une perspective historique ou génétique, à la manière de germes portant en puissance la totalité de l'Œuvre théorique. Ils seront plutôt convoqués en tant que séquence textuelle qui *associe* entre eux des textes où s'exerce une réflexion sur les conditions de possibilité du savoir psychanalytique au moment même où ce savoir est en train de se constituer en progressant dans l'intelligibilité de sa propre pratique. Notre hypothèse est la suivante : Freud explore dans ces ouvrages le procédé de l'association libre *discursivement*, bien avant d'être en mesure de le théoriser. Ce «corpus» révèle, en ce tournant de siècle, une trame ingénieusement entrelacée, une sorte de circuit intertextuel, où le lecteur doit faire l'apprentissage d'une lecture oblique, en construisant celle-ci à partir de liens artificiels et transitoires, au fil d'exemples et d'histoires qui la distraient et la font digresser hors du «droit fil» de l'argumentation scientifique : bref, la lecture de ces textes ne serait pas sans analogie avec la pratique de l'association libre elle-même⁹. Ces textes de Freud seront donc pour nous les points de départ d'un certain trajet associatif, à propos de l'association libre comprise comme technique de la psychanalyse, bien sûr, mais aussi comme dispositif d'investigation, à la fois pratique et théorique, de la découverte freudienne et de la nouvelle forme de «rationalité» qu'elle met en place. Si, comme le note Michel Schneider, l'association libre est «cette conception de la pensée comme *missing link*, lien manquant, mais aussi lien avec le manque et lien par le manque, [si elle] est l'apport fondamental de Freud à la question de la pensée¹⁰», il vaut la peine de se demander où nous en sommes aujourd'hui quant à la possibilité de soumettre cette question à un examen qui en dégagerait les conditions, les principes, le mode de fonctionnement, les sources et les effets. Pourquoi (et comment) la question de l'association libre annonce-t-elle *notre* mode de pensée, celui qui nous est devenu à la fois le plus familier et le plus étrange, sans que nous ayons pu (Freud compris) en prendre toute la mesure?

Autrement dit, il s'agira de mettre en valeur le lien entre la manière d'écrire de Freud et l'objet de ses recherches, entre le style

fonde de tous ses travaux qu'il rédigeait en même temps les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* et le *Mot d'esprit*, dont il avait disposé les manuscrits sur des tables contigües» (*la Révolution psychanalytique La vie et l'œuvre de Freud*, t. I, Paris, Payot, «Petite Bibliothèque Payot», n° 58, 1964, p. 233)

9 Jeffrey Mehlman soulève également cette question méthodologique de premier plan lorsqu'il demande «*Might the proper reading of Freud then be similar to Freud's own readings of dreams and jokes?*» [] *It is such an exercise in perverse reading that would undertake here in the conviction that Der Witz will reveal its import only to him who is prepared to see in it the allusive structure of a joke* («How to Read Freud on Jokes - The Critic as *Schadchen*», *Neu Literary History*, VI 2, hiver 1975, p. 440)

10 Michel Schneider, «À quoi penses-tu?», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 25, printemps 1982, p. 8

de l'inventeur de la psychanalyse et sa «découverte» la plus féconde¹¹. Nous tenterons d'aller lire comment l'association libre devient la procédure générale de la discursivité freudienne, sa mise en œuvre : nous chercherons à voir ce qui rend, aux yeux de Freud, l'association libre si difficile voire impossible à systématiser, en même temps qu'elle marque, à l'intérieur même de l'effort de conceptualisation du travail analytique, un procès à la fois incontournable et incontrôlable. Si la psychanalyse peut se définir comme un certain rapport au style, nous examinerons comment, dans ces textes du début du siècle, la dimension rhétorique prend déjà le pas sur les avancées théoriques proprement dites et effectuées, par avance et dans l'après-coup, l'invention conceptuelle de la psychanalyse. L'association libre, même (et peut-être, surtout) si elle n'est pas toujours explicitement désignée comme telle dans ces textes de Freud, est porteuse de tout ce qui est nouveau et radicalement autre dans le discours freudien qui, rappelons-le, se meut, en ces années de la formation de sa «méthode», sous l'égide d'un fort surmoi scientifique. Bref, il s'agira moins de suivre ici, pas à pas, la logique de la découverte scientifique que la rhétorique de cette découverte¹² : quelle inscription, quelle représentation Freud donne-t-il à cette question de l'association ? Comment s'écrit-elle, quels effets produit-elle ?

La première image que le lecteur parvient à se former de l'association libre est celle d'une question sans butées ni limites. La notion d'association se meut dans le *passage* permanent d'un élément à un autre sans rien exclure et sans rien privilégier. Elle lance, pour ainsi dire, des ponts en tous sens. Une fois déclenché le processus de l'association, le lecteur subit une double impression : impression de prolifération du sens, de sursignification, doublée d'une impression, tout aussi puissante, d'inhibition, d'insignifiance. Face à cette activité mentale qui provoque stimulation et paralysie, le lecteur ne peut plus suivre un trajet rectiligne (ou plutôt, il a d'ores et déjà l'assurance de ne pouvoir emprunter qu'un trajet parmi d'autres, également surdéterminés par l'inconscient). Il commence donc par éprouver une certaine perte de ses propriétés d'intellection courantes qui lui permettraient précisément de donner de la question une vue d'ensemble claire, ordon-

11 Freud écrit en 1931 (dans une lettre à Arnold Zweig) que la technique de l'association libre est la contribution la plus importante qui sera faite par la psychanalyse. Ernest Jones estime à son tour que «*The devising of this method was one of the two great deeds of Freud's scientific life, the other being his self-analysis through which he learned to explore the child's early sexual life, including the famous Oedipus complex*» (*The Life and Work of Sigmund Freud*, vol 1, New York, Basic Books, 1953, p 241)

12 Les articles qui traitent de cet aspect de la découverte freudienne sont relativement rares. Patrick Mahony a récemment abordé en ce sens la question de l'association libre – voir «*The Boundaries of Free Association*» (*Psychoanalysis and Contemporary Thought*, II 2, 1979, p 151-198) et «*The Place of Psychoanalytic Treatment in the History of Discourse*» (*Psychoanalysis and Contemporary Thought*, II 1, 1979, p 77-111)

née, hiérarchisée. Comment pourrait-il, devant une telle question qui se présente à la manière d'une masse dissociée et qui n'autorise, à qui veut s'en saisir, que des intégrations partielles et dérivées, échapper à cette indétermination, à ce flou? Ce flou correspond par ailleurs à la *confusion* apparente des idées associées qui se trouvent juxtaposées de manière parataxique dans un «enchaînement», dans un «train-de-pensée» (*train-of-thought*), dans un «pont-de-liaison», toutes expressions qui ne doivent pas masquer l'active déliaison à l'œuvre dans le travail des associations. Les «fils», les «chaînes», les «enchaînements», le «cheminement» des associations sont d'ailleurs des métaphores quelque peu abusives puisqu'elles réduisent leur étoilement à une certaine ligne — et linéarité — discursives. La confusion est le versant manifeste de la question de l'association et il y va bien, justement, de l'*ordre* du discours et, partant, de sa rationalité qui s'en trouvent menacés : on verra plus loin comment, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et le *Mot d'esprit* notamment, l'effort de classification, le statut de l'exemple, très prégnants dans ces premiers écrits de Freud, portent la trace du conflit entre deux «méthodes», l'une rationnelle («scientifique»), l'autre associative («analogique», métaphorique au sens large du terme). Non seulement le lecteur éprouve-t-il quelque difficulté méthodologique à se maintenir dans le droit fil d'un questionnement à propos du travail de l'association, mais ce malaise est lui-même l'un des effets de cette question exorbitante. Il ne faudra donc pas s'étonner qu'on doive y aller par quatre chemins : puisque, relativement aux détours des associations, les voies directes sont le plus souvent impraticables, il faut, au contraire, entrer dans le réseau, passer d'objet en objet, emprunter des voies détournées qui risquent de se révéler, comme souvent dans le trajet associatif lui-même, le chemin le plus court¹³.

La question de l'association libre se présente dans le corpus freudien, comme une question étrange et difficile, dans l'espace d'un travail indéfini, «où le hasard, le fortuit, l'accidentel, le contingent, l'effet de répétition ont force de loi¹⁴». Freud va vers cette question par toutes sortes de déplacements divers, de reformulations analogiques. On a l'impression qu'il ne peut toujours qu'aborder, de manière superficielle, la question par glissements réitérés, par substituts indéfiniment interposés, par investissements différés : par déplacements de la description, par déplacements *dans* la description. Une lecture d'ensemble des écrits de Freud sur la question de l'association libre laisse en effet l'impression contraire d'un «travail tonique, énergique, active-

13 Nous renvoyons ici à un passage de «La méthode psychanalytique de Freud», reproduit dans *De la technique psychanalytique* «la technique psychanalytique quand on la possède bien, est d'une pratique bien plus facile que sa description pourrait le faire croire et, d'autre part, aucune autre voie ne nous mènerait au but visé, de sorte que ce chemin difficile reste, malgré tout, le plus court» (*op cit*, p 5 Nous soulignons)

14 Jean-Michel Rey, *Parcours de Freud*, Paris, Galilée, 1974, p 66

ment organisateur, qui donnerait à penser que l'auteur maîtrise parfaitement son sujet (son «sujet» ?)¹⁵ François Roustang fait d'ailleurs remarquer que cela serait sans doute vrai de chacune des notions psychanalytiques

Si l'on tente de prendre le corpus freudien comme un tout [], chaque partie de l'œuvre éclairant la totalité, on ne comprend strictement plus rien. Cela est même vrai de chaque notion prise isolément, les études de vocabulaire faites à travers l'œuvre entière de Freud sont proprement désespérantes. Elles aboutissent toutes sans exception, quand elles sont faites avec soin, à la constatation de variations de sens et le plus souvent de contradictions multipliées qui sont insurmontables, insynthétisables¹⁶

La pensée associative — nous savons ce que cette expression véhémule de contradictions — est le prototype de la pensée inconsciente découverte par Freud : elle s'expose dans le matériel livré par l'analysé, mais aussi, par analogie, dans les rêves, les lapsus, les actes manqués, etc. L'association, en tant que mode de la pensée analytique, fonctionne comme le rêve, selon la célèbre formule de Freud dans *l'Interprétation des rêves* : le travail du rêve ne pense pas. L'association libre est une pensée dont le fonctionnement est d'une grande complexité, mais c'est une pensée sans accumulation, sans transmission, sans écriture. Elle est une «pensée dont le travail est essentiellement la transformation»¹⁷. La question de l'association prend la configuration d'un véritable carrefour et le lecteur, devant l'étrange démarche de Freud — sorte de mouvement de recul dans l'avancée qui ne laisse pas de fasciner par sa progression non linéaire —, n'a d'autre possibilité que de s'engager dans le parcours d'un va-et-vient : il assiste

à une marche de la pensée vers un point de perspective, lointain inconnu, à un étirement d'une ligne de pensée que l'auteur [Freud] suit «aussi loin qu'elle mène», tendue par la curiosité scientifique mais freinée par les affects dont elle doit se libérer pour pouvoir cheminer. En ce point de l'œuvre, se manifeste ouvertement combien cette mise en tension de la pensée s'effectue «de dos à la marche» pour ce qui concerne les préférences, les convictions, les affects. Nous sommes ici à un carrefour où sont indiqués les directions possibles du mouvement de pensée, mais aussi les accidents du terrain¹⁸

15 Jean Guillaumin, «Du progrès dans la technique psychanalytique», *Revue française de psychanalyse*, XLVI, 2, mars avril 1982, p. 317

16 François Roustang, *Un destin si funeste*, Paris, Éditions de Minuit, «Critique», 1976, p. 92

17 André Green, «De l'Esquisse à l'Interprétation des rêves : coupure et clôture», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 5, printemps 1972, p. 179

18 Sylvie Nysenbaum, «Une pensée qui va et vient», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 25, printemps 1982, p. 242-243

Une pensée qui va et qui vient voilà une expression qui ne *traduirait*¹⁹ pas trop mal le travail de l'association libre dans le texte freudien. L'association «impulse» du mouvement, elle ouvre des voies qui seront sans cesse reparcourues par Freud, un peu comme si sa «découverte» ne donnait pas lieu à un approfondissement véritable et que les remarques de Freud sur l'association devaient toujours rester elles-mêmes incidentes. Sylvie Nysenbaum dira de la pensée de Freud qu'elle «fait du va-et-vient autour de ce point d'ancrage sans pouvoir s'y arrêter car il lui faudrait saisir son mouvement même, fixer ce qui est infixable²⁰». Dans le train-de-pensée porté par les associations, il y aurait une semblable tentative de fixation conceptuelle du mouvement de l'inconscient de la part de Freud, plus ébranlé qu'il n'y paraît par l'association, par cette notion toujours en *voie* d'être conceptualisée, mais qui ne l'est jamais de manière satisfaisante. Cette dissatisfaction rhétorique est aussi l'indice d'une dissatisfaction rationnelle.

Il y a, caché quelque part en moi, écrit Freud à Fliess le 21 septembre 1899, un certain sentiment de la forme, une appréciation de la beauté, c'est-à-dire d'une sorte de perfection, et les phrases entortillées qui, dans mon livre sur les rêves, s'étaient avec leurs circonlocutions *mal ajustées à la pensée*, ont gravement atteint, heurté l'un de mes idéaux. Je ne pense pas avoir tort en considérant *ce défaut de forme comme l'indice d'un manque de maîtrise du sujet*²¹

19 Traduction : il y aurait beaucoup à dire sur les problèmes de traduction induits par la notion d'association. Freud lui-même fait usage de deux expressions, *freier Einfall* et *freie Assoziation*, qu'il utilise parfois l'une pour l'autre, ce qui ne simplifie pas la tâche. Laplanche et Pontalis notent que «le terme association se réfère à des éléments pris dans une chaîne, chaîne du discours logique ou chaîne des associations dites libres et qui n'en sont pas moins déterminées. *Einfall* désigne toutes les idées qui viennent au sujet dans le cours des séances même si la liaison associative qui les supporte n'est pas apparente et même si elles se présentent subjectivement comme non liées au contexte» («Règle fondamentale», *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P U F, «Bibliothèque de psychanalyse», 1981 [1967], p. 399). Patrick Mahony ajoute que *Assoziation* a des connotations administratives et organisationnelles et désigne davantage la totalité du matériel recueilli pendant la séance analytique, alors que *Einfall* a un sens plus précis : il dénote plutôt «*a spontaneous and coincidental falling out into the open*» («Boundaries of Free Association», p. 159). De plus, le terme *Einfall* — à la lettre : ce qui tombe — est une incidente qui passe par la tête de l'analyse («*chance thought*», «ce qui vient à l'esprit», «*the idea that occurs*») et porte déjà, en allemand, un paradoxe : «*Literally Einfall is a fall in, thus creating a vertical paradox in the usual account of ideas as emerging from the unconscious*» (*Ibid.*, p. 159). Que l'*Einfall* soit, ou non, une association comme les autres ou qu'elle désigne une forme plus rare, plus «libre», d'association, ce n'est pas notre propos de le discuter ici, même si le repérage de ce double travail dans le texte freudien serait du plus vif intérêt. Contentons nous pour l'instant de noter cet effet de l'*Einfall* comme signifiant rebelle à toute traduction. Il faut, en français, en passer par une périphrase : «le surgissement des idées libres soudaines» ou «le laisser-venir des idées soudaines» (François Roustang, *Elle ne le lâche plus*, Paris, Editions de Minuit, «Critique», 1980, p. 136-137).

20 S. Nysenbaum art. cit., p. 252

21 S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, P U F, 1956, p. 265

N'est-ce pas par ce «défaut de forme», par ce mauvais ajustement à la pensée, que l'association libre laisserait entrevoir le «manque de maîtrise du sujet» de Freud qui fait qu'elle ne reçoit jamais de traitement descriptif complet?

Ce qui compte, par conséquent, dans le trajet associatif, c'est, bien plus que son contenu, le mouvement, le va-et-vient, le suspens. Ce qui importe, plus que l'événement, plus que la scène même qui y sont énoncés et qui vont jusqu'à prendre la forme d'un récit cathartique, c'est le contexte²² de cet événement ou de cette scène, c'est le réseau des associations qui en émergent et en repartent; c'est, plus essentiellement encore, la manière dont ça s'écrit, la configuration spatiale où ça circule et se recoupe, où ça bifurque sur d'autres réseaux. Ce n'est pas un hasard, mais au contraire une surdétermination discursive si c'est la métaphore ferroviaire²³ qui nous met littéralement sur la *voie* des associations, en revenant constamment sous la plume de Freud au moment où il tente de définir la règle fondamentale. Nous reprenons plus loin ce fil de la rhétorique dans ses rapports au théorique, de la pratique de l'association libre à sa problématique description. La notion d'association libre, en tant que mode nouveau de la pensée, programmerait donc également un déplacement général du champ rhétorique, en s'orientant à la fois comme un point focal et un point de fuite où s'aiguillent diverses strates du texte freudien. Comment ce système de connexions en constant déséquilibre devient-il le pivot intangible, le nexus de la représentation psychanalytique? Car l'association libre apparaît bien en ces années décisives comme un sujet dangereux²⁴ qui risque à tout moment de dérailler et de faire délirer le lecteur hors de la «bonne» voie de la démonstration scientifique. Mais avant de poursuivre plus avant ce train-de-pensée, il faut en passer par un premier détour: d'où vient l'association? Quelles sont les condi-

22 Cette notion de *contexte* est déconcertante comme le note Jean-Michel Rey, plus le contexte *devient* déterminant, plus «la valeur même du contexte [] est progressivement invalidée dans la théorie freudienne» (*op cit*, p 67)

23 La métaphore ferroviaire traverse tout le corpus freudien quant à la question de l'association (l'autre métaphore fréquemment employée est celle du chemin (*weg*) et du détour (*unweg*) «Des mots équivoques, écrit Freud dans le cas Dora, sont dans la voie des associations comme des aiguilles. On met l'aiguille autrement qu'elle ne semble être placée dans le contenu du rêve, on arrive au rail sur lequel se meuvent les idées recherchées et encore dissimulées derrière le rêve» («Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)», *Cinq psychanalyses*, Paris, P U F, 1973 [1954], p 47) Ailleurs, il écrit «Vous verrez et comprendrez plus tard pourquoi je vous impose cette règle, la seule d'ailleurs que vous deviez suivre. Donc, dites tout ce qui vous passe par l'esprit. Comportez-vous à la manière d'un voyageur qui, assis près de la fenêtre de son compartiment, décrirait le paysage tel qu'il se déroule à une personne placée derrière lui» («Le début du traitement», *op cit*, p 94)

24 Jean Gillibert cite dans *les Illustres* cette phrase de Freud, éclairante pour notre propos «Si on se laisse entraîner dans l'inconscient par la technique, on ne trouve que le néant» (Paris, Clancier-Guénaud, «Bibliothèque des signes», 1983, p 115)

tions d'émergence de cette découverte qui ouvre, au début de ce siècle, un nouveau champ du pensable? Comment cette notion, qui fraye la voie même de l'inconscient, nous devient-elle intelligible? Bref, pour reprendre certaines questions récemment soulevées par Judith Schlanger,

Comment peut-on inventer dans la pensée? Comment est-il possible de concevoir dans l'ordre intellectuel quelque chose de nouveau qui soit communicable? Lorsque du nouveau est exposé pour la première fois, comment se fait-il qu'on le comprenne, et qu'on le trouve même éclairant? Comment ce qui survient comme différent [n'est-ce pas là la définition même de l'*Einfall*?] se rapporte-t-il à la connaissance²⁵?

NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE : LES VOIES DE L'ASSOCIATION

La méthode de l'association libre ne fut pas «découverte» d'un coup, dans une illumination subite et géniale de l'inventeur de la psychanalyse. C'est l'un des traits intéressants de sa genèse qu'«on ne [puisse] assigner de date précise à sa découverte; elle s'est faite progressivement entre 1892 et 1898 et par diverses voies²⁶». La «préhistoire» de la notion d'association éclaire peu son développement ultérieur, il n'y a pas en ce cas progrès — ou alors, il s'agit d'un progrès au sens où Freud l'entend lorsqu'il écrit que «des progrès accomplis dans un travail scientifique se réalisent de manière absolument analogue à ceux d'une analyse²⁷» —, mais plutôt passage à la limite, saut conceptuel.

Où commence et où finit cette séquence dans le texte freudien? Il n'est pas possible de donner une réponse tranchée à cette question des «origines» de l'association libre. Curieusement, les choses ne sont pas plus simples si l'on considère la question sous l'angle de la pratique psychanalytique que sous celui de sa théorisation. André Green fait remarquer «que ce qui est exposé dans les écrits techniques du fondateur de la psychanalyse n'a qu'une ressemblance lointaine avec ce que faisait Freud. Dans ses écrits, Freud énonce un certain nombre de principes essentiels — dont il n'est pas sûr qu'il les appliquait lui-même. Il s'est limité à définir un *cadre technique* sans entrer réellement dans ce qui constitue l'ordinaire du travail psychanalytique²⁸». Or, la pratique de Freud, faut-il le rappeler, n'était pas orthodoxe. On n'a qu'à penser à la manière dont il dirige et contrôle les associations de

25 Judith Schlanger, *l'Invention intellectuelle*, Paris, Fayard, 1983, p. 10

26 J. Laplanche et J.-B. Pontalis, «Libre association», *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 228

27 S. Freud, *SE*, vol. XV, *Introductory Lectures on Psycho-Analysis*, p. 188

28 André Green, «Travail psychique et travail de la pensée», *Revue française de psychanalyse*, XLVI, 2, mars-avril 1982, p. 419

Dora, par exemple, pour sentir combien la mise en forme conceptuelle du matériel associatif, tout en ne pouvant se couler dans une présentation linéaire, était encore sous le coup d'une visée déterministe et rationnelle. Comme l'écrit Serge Viderman, «*Freud's goal was to elaborate progressively a set of precise and coherent technical rules which would satisfy a well-founded and rational strategic aim [. . .] Freud's ambition was to conceive technical rules which would align the analytic field with the rigorously objective model of the sciences*²⁹». Cette tension est très évidente dans la transcription que donne Freud des associations de Dora et nous reviendrons plus loin sur la nature des obstacles qui provoquent les réticences (les résistances?) de Freud.

La technique de l'association s'est donc lentement *déplacée*, de la suggestion hypnotique et de la psychothérapie cathartique, à la méthode dite de «concentration» (avec pression de la main sur le front des analysés), aux «associations dirigées» (où Freud fournit à l'analysé(e) le point de départ, la conduite et le rythme du trajet associatif), à la technique de l'association libre proprement dite. C'est donc par essais successifs que Freud avance, assez prudemment, vers sa découverte : c'est seulement le 12 décembre 1904 — après huit années d'utilisation de la méthode — qu'il annoncera officiellement, lors d'une conférence devant le Collège des médecins de Vienne, que la technique psychanalytique a désormais atteint sa maturité. Sans aller jusqu'à renier la suggestion hypnotique et la psychothérapie cathartique, Freud affirme

que la méthode analytique de psychothérapie est celle qui pénètre le plus profondément, qui a la plus grande portée, celle par qui les malades peuvent le mieux être transformés. En laissant un instant de côté le point de vue thérapeutique, j'ajoute encore qu'elle est de toutes les méthodes, la plus intéressante, la seule capable de nous renseigner sur l'origine des manifestations morbides et les rapports existant entre elles. Elle nous ouvre des perspectives sur le mécanisme des maladies psychiques et *est seule en mesure de nous conduire au-delà de ses propres limites* et de nous ouvrir la voie menant à d'autres actions thérapeutiques³⁰.

Si l'association libre est la seule technique «en mesure de nous conduire au-delà de ses propres limites», on peut se demander comment il se fait qu'une intuition d'une telle importance ne déclenche pas, dès son apparition, tout un programme théorique qui tenterait d'en prendre la mesure. Peut-être est-ce parce que, d'entrée de jeu, l'exposition de la technique de la libre association ne fait pas l'effet d'une question *originale*; elle ne produit pas de surprise, elle ne dépayse pas le milieu culturel ambiant, elle ne semble même pas être perçue (ni reçue) pour ce qu'elle est. La découverte de l'association libre ne

29 Serge Viderman, «Interpretation in the Analytical Space», *International Review of Psycho-Analysis*, I, 1974, p. 467

30 S. Freud, «De la psychothérapie» (1904), dans *De la technique psychanalytique*, p. 12. C'est nous qui soulignons

fait pas événement en elle-même, même si elle est un «discours qu'aucun horizon ne peut venir de l'extérieur limiter, dont aucune structure ne peut circonscrire le mode de fonctionnement, qu'aucun référent ne peut ordonner, qu'aucune matrice logique ou syntaxique ne peut contenir ou délimiter³¹». Autrement dit, l'association libre déjoue toute approche positiviste qui lui serait externe. C'est de ce défaut d'organisation, de ce manque de liaison à un champ culturel déterminé que l'association libre témoignera d'abord: la notion ne trouve pas son registre approprié, elle est ni conceptuelle ni purement empirique.

Mais si l'association libre ne produit pas un effet radicalement nouveau — ce qu'elle fait maintenant, rétroactivement, pour nous —, c'est parce qu'elle appartient à un champ disciplinaire déjà formé, qu'elle a déjà un nom: l'association *des idées*. La question de l'association est, paradoxalement, un *lieu commun culturel*. La «technique» qui deviendra la «règle», puis la loi de la situation analytique, provient en effet de l'amalgame brouillé de diverses traditions culturelles: elle est une notion *empruntée* et, fait significatif, on ne trouve pas à sa «source» une origine, mais une multiplicité d'origines. Ainsi, il n'y a pas ici un point de départ qui lui serait unique mais, comme dans la situation analytique elle-même³², une circularité du commencement. Autrement dit, les «origines» de la technique de l'association libre sont exactement analogues à son mode de fonctionnement: sans point fixe et assuré. Elles sont mues par des interférences culturelles multiples: le mode de formation, le moyen et le lieu, le statut de la notion restent largement indéterminés, même si quelques indices discontinus nous renseignent sur elle de manière occasionnelle.

C'est d'ailleurs cela — cette indétermination des limites, ce déplacement incessant du *cadre* qui ne permet plus de poser une limite stricte entre le dehors et le dedans, l'écorce et le noyau, le centre et la périphérie ou encore entre l'événement et la série — qui est troublant dans la voie des associations. L'association est une question impure et complexe, elle est elle-même déplacée et féconde en déplacements. Méthode de l'impropriété intellectuelle par excellence — elle suspend toutes les règles du discours rationnel «bien-pensant», elle lève la censure qui frappe dans l'usage conscient tout ce qui est non pertinent, trivial, répétitif, incongru, ridicule ou désagréable à communiquer —, cette technique d'investigation deviendra l'unique condition de la situation analytique, la seule règle fondamentale (avec celle, corollaire, de l'atten-

31 J.-M. Rey, *op. cit.*, p. 118

32 Le trajet de la notion d'association n'est pas sans faire penser à ces mouvements de pensée inconscients décrits par Freud dans le cas Dora, mouvements «construits sur des connexions organiques préfigurées (*vorgebildete organische Zusammenhänge*), semblables à des guirlandes de fleurs tendues sur des treillis de fer, de sorte qu'il est possible de trouver, dans un cas différent, d'autres trajets de pensée (*Gedankenwege*) intercalés entre les mêmes points de départ et d'arrivée» (Cité et traduit par J.-M. Rey, *op. cit.*, p. 24)

tion flottante de l'analyste) et *permanente* d'une théorie qui se caractérise par ses remaniements, ses transformations internes continues

La méthode de l'association libre s'est formulée au gré de multiples pressions, s'exerçant tant de l'intérieur (les nombreux *insights* des patients à l'endroit du déroulement de la *talking cure*³³) que de l'extérieur. Parmi les sources les mieux connues, il faut citer les expériences de Francis Galton³⁴ publiées dans la revue *Brain* en 1879 dont Freud a pris connaissance, la filière «littéraire», avec la correspondance de Schiller³⁵ (1788), l'essai du Dr J. J. Garth Wilkinson (1857), dans lequel il préconisait de «faire confiance à l'improvisation» de manière à ce que «les facultés intellectuelles s'ordonnent à des buts inconnus». Freud évoque tardivement cet essai dans sa «Note sur la préhistoire de la technique analytique» (1920); et surtout le texte de l'écrivain Ludwig Börne³⁶, «L'art de devenir un écrivain original en trois jours», que

33 L'expression est d'Anna O, célèbre patiente de Breuer. Elizabeth von R expérimentera la technique de la «concentration», Dora se soumet aux «associations dirigées» et Emmy von N est sans doute la première patiente de Freud à avoir utilisé en 1889 la méthode de la libre association à Freud qui l'interrompt, elle coupe à son tour la parole en lui disant «[] qu'il ne faut pas toujours lui demander d'où provient ceci ou cela mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire» (*Études sur l'hystérie*, p. 48). Par ailleurs, on peut aller plus loin dans l'interprétation de ces interventions des patientes. L'«invention» de la technique psychanalytique n'est-elle pas étroitement entrelacée à l'histoire du traitement et de la symptomatologie de l'hystérie? C'est ce que suggère Judith Schlanger lorsqu'elle écrit «On peut au moins se demander si le développement des préoccupations psychiatriques ne favorise pas l'attention portée aux cas spéciaux, aux phénomènes intenses, aux manifestations surprenantes. En particulier, la mise en relief de l'hystérie pourrait faciliter l'idée que certains sujets traversent et subissent involontairement des expériences qui transgressent l'ordinaire» (*op. cit.*, p. 20).

34 Voir Gregory Zilboorg, «Precursors of Freud in Free Association. Some Sideights on Free Association», *International Journal of Psycho-analysis*, XXXIII, 1, 1952, p. 489-495.

35 Freud cite Schiller à propos de la nécessité de la «*relaxation of the watch upon the gates of Reason*» «*You critics, or whatever else you may call yourselves, are ashamed or frightened of the momentary and transient extravagances which are to be found in all truly creative minds and whose longer or shorter duration distinguishes the thinking artist from the dreamer. You complain of your unfruitfulness because you reject too soon and discriminate too severely*» (*SE*, vol. IV, *The Interpretation of Dreams*, p. 103). Schiller recommande, dans cette lettre à Korner, de ne pas soumettre à un examen critique trop rigoureux les idées qui surgissent de manière «inconsidérée et très aventureuse». «Dans une tête créatrice, au contraire, me semble-t-il, l'intelligence a retiré sa garde de devant les portes, les idées se précipitent pêle-mêle, et elle ne peut les considérer et les examiner qu'en masse» (Cité et traduit par F. Roustang, *Elle ne le lâche plus*, p. 198).

36 Voir H. Trosman, «The Cryptomnesic Fragment in the Discovery of Free Association», *The Journal of American Psychoanalytic Association*, XVII, 1969, p. 489-510. Dans ce petit article rédigé en 1823, Börne prescrit les conseils suivants «Et voici l'application utile promise. Prenez quelques feuilles de papier et écrivez trois jours durant, sans rature et sans doute, tout ce qui vous passe par la tête. Écrivez tout ce que vous pensez de vous-même, de vos femmes, de la guerre de Turquie, de Goethe, du procès criminel de Fonk, du jugement le plus récent, de vos chefs, — et, après ces trois jours, l'étonnement des pensées nouvelles inouïes que vous avez

Freud lut dans sa jeunesse... et oublia. Il faut d'ailleurs souligner, avec Patrick Mahony, que «*The amazing thing about the history of free association up to Freud is its cryptomnesic fate, its isolatedness, its nonlinking in the flow of events*³⁷». La question de l'association libre est également surdéterminée par son lien à la question, aussi ancienne que la pensée elle-même, de l'association des idées. La filière «philosophique» de l'association est en effet très riche et elle a été (relativement) mieux explorée³⁸. L'association des idées est une théorie philosophique qui fera «école» : l'«*English School of Sensualism*» (Hobbes, Locke, Hume, Berkeley, James et John Stuart Mill (Freud traduira un ouvrage de ce dernier), Thomas Brown, Hartley, Bain, Spencer...) est la tradition culturelle qui rendra possibles les retombées de l'associationnisme de la fin du XIX^e siècle ; l'associationnisme sera alors largement diffusé par les voies académiques (Brentano, Herbart, Lipps, Wundt et l'école du *Akt Psychology*), et le terme d'association lui-même sera emprunté (et détourné) par Freud à cette doctrine. Laplanche et Pontalis ont souligné l'intérêt d'une enquête historico-critique qui retracerait la diffusion de cette doctrine, son influence sur la pensée du «jeune Freud» et qui montrerait surtout «comment elle a été intégrée et transformée par la découverte freudienne des lois de l'inconscient³⁹». Même si tel n'est pas notre propos ici, il convient de remarquer que ce qui distingue la théorie des associations de Freud de celle de l'associationnisme, sur laquelle il prend appui, c'est l'aspect dynamique, économique et, de manière générale, beaucoup plus différentielle de l'usage freudien. Ainsi, l'association freudienne s'alimenterait davantage aux sources du modèle de la physique herbartienne qu'à la source philosophique anglo-saxonne : selon Paul-Laurent Assoun, l'association herbartienne

ne se fait pas par une simple contiguité, par ressemblance comme dans l'associationnisme classique : elle repose sur un événement qui a pour effet de modifier la dynamique globale des représentations. Elle n'évoque donc pas l'autre représentation par ressemblance mais libère fonctionnellement le rapport de forces qui avait pour effet l'occultation de l'ancienne représentation. On devine la fécondité de cette problématique pour l'analyse freudienne de la dynamique des pulsions et des représentations⁴⁰.

eues vous mettra complètement hors de vous. C'est l'art de devenir un écrivain original en trois jours!» (Cité et traduit par F. Roustang, *Elle ne le lâche plus*, p. 198-199)

37 P. Mahony, «The Boundaries of Free Association», p. 152

38 Voir, entre autres, l'ouvrage de David Rapaport (*The History of the Concept of Association of Ideas*, New York, International Universities Press, 1974, [1929]) et les articles de E. G. Boring («A History of Introspection», *Psychological Bulletin*, L, 1953, p. 169-189, *A History of Experimental Psychology*, 2nd ed., New York, Appleton-Century Crofts, 1950) et de D. Wyss («Die Bedeutung der Assoziations-theorien für die Psychoanalyse», *Confinia Psychiatrica*, 1, 1958, p. 113-132)

39 J. Laplanche et J.-B. Pontalis, «Association», *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 36

40 Paul-Laurent Assoun, *Introduction à l'épistémologie freudienne*, Paris, Payot, «Science de l'homme», 1981, p. 135

Quoi qu'il en soit des différences essentielles existant entre l'associationnisme et l'association libre, il demeure que l'associationnisme est l'un de ces vieux langages disponibles dont Freud dispose pour penser la nouveauté de sa découverte. L'association des idées est, au tournant du XX^e siècle, un problème d'époque, elle est dans l'air du temps, comme on dit. On s'intéresse beaucoup aux séries causales, à la nature téléologique du raisonnement, au déterminisme, on cherche à dégager le modèle du «*train-of-thought*⁴¹» qui rendrait compte du groupement des associations, bref, on cherche les lois générales qui permettraient de systématiser le fonctionnement de la pensée. De plus, l'association libre, en tant que concept-maître de la psychanalyse, a été largement «motivée» par cette notion du déterminisme, alors très utilisée dans le scientisme physicaliste de la fin du XIX^e siècle. Freud lui-même écrira que «*A strong belief in the strict determinism of mental events certainly played a part in the choice of this technique as a substitute for hypnosis*⁴²» il ne se départira jamais par la suite de cette thèse du déterminisme, «assigner la cause, reconstituer le processus, suppose un enchaînement rigoureux auquel Freud souscrit sans réserve jusqu'au bout. C'est là qu'il s'origine⁴³».

Nulle part mieux que dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* peut-être, sent-on ce déterminisme à l'œuvre. Dans chaque exemple cité, à travers tel comportement inexplicable, tel rêve absurde, tel jeu de mot imprévisible, tel lapsus insignifiant, tel acte manqué, tel symptôme idiosyncratique, Freud veut démontrer que toujours un principe fondamental, une loi générale viennent rendre compte de chacune des particularités et des singularités des petits faits et gestes de la vie quotidienne. Tout l'effort de Freud consiste à montrer que «ce que l'on prenait pour l'effet du hasard est parfaitement explicable et se trouve

41 Donald Spence («Tracing a Thought Stream by Computer», *Psychoanalysis and Contemporary Science*, Benjamin B. Rubinstein éd., II, 1973, p. 188-201) donne un exemple intéressant de ce modèle déterministe chez Poe. Dans le *Double assassinat dans la rue Morgue*, Dupin parvient à reconstituer entièrement la chaîne des associations de son interlocuteur à partir de son seul point de départ. Poe illustrerait ainsi, selon Spence, la doctrine de l'associationnisme. Toutefois, en relisant de près cet exemple, on ne peut qu'être frappé par l'avancée produite par le *style*, qui fait faire un pas de plus à la question de l'association des idées. La dérive de la promenade, la *colhison* avec le fruitier qui passait précipitamment par là, les «pavés amoncelés», la «voie en réparation», les «pierres branlantes», le glissement du pied, les «trous et les ornières du pavé», le petit passage «ou l'on vient de faire l'essai du pavé de bois, un système de blocs unis et solidement assemblés», les atomes et les théories d'Épicure, la certitude de Dupin «d'avoir strictement emboîté le pas de votre rêverie», sa pratique de l'attention flottante («Je n'étais pas absolument attentif à tout ce que vous faisiez»), son «aptitude analytique particulière» laissent émerger un autre modèle de l'association, plus proche du processus de l'association libre (*Œuvres*, Paris, NRF, «Bibliothèque de la Pléiade» 1951, p. 12-15).

42 S. Freud, «Psycho Analysis and the Libido Theory», cite par Léopold Bellak, «Free Association - Conceptual and Clinical Aspects», *International Journal of Psycho Analysis*, XLII, 1961, p. 12.

43 P. L. Assoun, *op. cit.* p. 65.

rigoureusement déterminé dans une chaîne causale⁴⁴» Ce faisant, il réintroduit paradoxalement une rationalité dans la démarche psychanalytique, rationalité qui s'efforce de gérer le plus scientifiquement possible l'irrationalisable. De ce rapport ambigu à la rationalité qui découle de la visée scientifique de l'entreprise psychanalytique, François Roustang écrit

[] en réintroduisant dans la science par le déterminisme la gratuité du rêve, du mot d'esprit ou du lapsus, Freud soumet l'inconscient à un système d'interprétation qui exclut *a priori* l'imprévisible et l'atypique qui viendrait mettre en cause le principe et le système. En d'autres termes, croire au principe du déterminisme en psychanalyse, ce qui est pourtant nécessaire, c'est ramener *a priori* tout l'inconscient et ses productions à la compréhensibilité du discours conscient⁴⁵

Le principe du déterminisme est donc à la fois le garant et la négation de la découverte freudienne, sa condition et sa fiction. Il vient reborder ce que la technique de l'association libre déborde dangereusement en intégrant dans le champ de la pensée un domaine qui lui était resté jusque-là extérieur : le monde de l'irrationnel, du rêve, des pulsions et des fantasmes. La notion de déterminisme assure ainsi une nouvelle forme (une formalisation également) d'intelligibilité, de rationalité au projet freudien : le schéma causal n'est pas totalement anéanti par la voie délirante des associations libres, le lien entre contenu manifeste (effet) et contenu latent (cause), entre le particulier et son *déterminant* n'est pas aboli. Et pourtant, malgré tout, ce conformisme épistémique de Freud, évident au niveau des principes et du modèle référentiel, est démenti par le caractère aventuré de sa pratique qui est, elle, toute placée, depuis *l'Interprétation des rêves*, sous le signe de l'analogie. Dans «Constructions dans l'analyse», par exemple, au moment crucial de distinguer la formation délirante des malades des constructions édifiées au cours du traitement analytique, Freud laisse entrevoir la tentation, aussitôt refoulée, lorsqu'il avoue : «Je sais qu'il n'est pas profitable de traiter en passant, comme cela a lieu ici, un thème si important. *Je suis cependant poursuivi par l'attrait d'une analogie*⁴⁶ » Est-il nécessaire de souligner que cet attrait de l'analogie contraste de toutes ses forces avec le principe du déterminisme et nous mène exactement aux confins de la rationalité et de la forme «scientifique» du savoir qu'il était censé garantir?

Même si l'inédit freudien déborde ses modèles — le catalogue des influences et des sources ne nous apprend rien de vraiment neuf. Freud n'imité pas ses modèles —, il n'est donc pas tout à fait inutile de le replacer dans l'horizon qui fut le sien. On n'insistera jamais assez

44 F. Roustang, *Un destin si funeste*, p. 93

45 *Ibid.*, p. 93-94

46 Cite et traduit par F. Roustang, *Elle ne le lâche plus*, p. 59. C'est nous qui soulignons

sur le fait que la pensée associative est une notion *empruntée*, une valeur conventionnelle sûre, une vieille question anachronique revivifiée par Freud au moment où elle devient à la fois l'invention du cadre de la psychanalyse et la découverte la plus féconde à se produire *dans* ce cadre. En empruntant la voie des associations, Freud met en œuvre un terme, une procédure qui lui sont contemporains, mais il fait également beaucoup plus et tout autre chose, si nous entendons bien ce que Judith Schlanger dit à propos de la fonction heuristique des emprunts dans l'élaboration des nouveaux savoirs — à plus forte raison lorsqu'il s'agit, comme ici, de la conceptualisation du savoir (de l')inconscient. Les fonctions de l'emprunt, écrit-elle, vont de l'illustration à l'instauration de la fondation rationnelle. «L'emprunt a pour objet de rendre l'emprunteur didactiquement plus clair, ou de le rendre plus complexe, c'est-à-dire d'articuler et d'enrichir sa problématique [] Ou, plus fondamentalement encore, il s'agit de rendre le discours emprunteur possible pour lui-même, lui qui doit penser sa propre nouveauté à l'aide des vieux langages disponibles, lui qui naît à travers la dimension de l'expression⁴⁷ » Si «l'originalité freudienne n'est nulle part mieux visible qu'à la ligne imaginaire où elle subvertit le langage de son temps *sans cesser de dire le sien* []⁴⁸», cet emprunt à la triple filière philosophique-scientifique-esthétique ne manque pas d'intérêt car on peut y observer comment elle fraie la voie de la «découverte» freudienne qui se trouve dans un rapport de contiguïté à d'autres champs disciplinaires. La découverte de l'association va bien au-delà du déterminisme simpliste qui consisterait à lui assigner un point originaire unique : en elle, c'est bien plutôt la notion d'origine elle-même qui est retournée. On aura beau prospecter minutieusement les «sources» de Freud, ce qui importe ici, c'est la manière dont le *transfert* des modèles s'opère car, comme l'affirme Assoun, «les modalités du transfert ont au moins autant d'importance que le contenu du modèle lui-même⁴⁹».

Si l'on ne perçoit pas l'originalité de la découverte freudienne, c'est peut-être, paradoxalement, parce qu'on la *reconnaît* trop : l'associationnisme est si étroitement impliqué dans le flux des idées communes que Freud ne cherchera même pas à objectiver sa dette. C'est peut-être également parce qu'on considère l'association libre comme une pure question technique, d'importance mineure en regard des grands bouleversements introduits par la notion d'inconscient ou par la théorie de la sexualité. On ne voit pas encore que l'association libre est la seule technique psychanalytique à effectivement conduire le lecteur au-delà de ses propres limites, qu'elle suffit, à elle seule, à instituer un rapport nouveau entre la pratique psychanalytique et sa conceptualisation, entre l'élaboration théorique et l'observation clinique.

47 Judith Schlanger, *Penser la bouche pleine*, Paris, Fayard, 1983 [1975], p 156. C'est nous qui soulignons.

48 P. L. Assoun, *op. cit.* p. 13.

49 *Ibid.*, p. 135.

que, entre, surtout, le fait «scientifique» et sa généralisation en loi. Dans cet emprunt, *par* cet emprunt, ce sont les ordres de la culture qui *se relaient* de manière significative : dans le saut conceptuel de la doctrine de l'associationnisme à la technique de l'association libre, c'est le plus important passage épistémologique et cognitif de ce siècle qui est en train de s'opérer.

ÉCRIRE L'ASSOCIATION LIBRE : DU FAIT SCIENTIFIQUE À SON ÉLABORATION DISCURSIVE

L'association libre, nous l'avons dit, est *la* méthode de la psychanalyse, mais nulle part l'on ne trouve chez Freud l'équivalent d'un véritable «Discours de la méthode». (Nulle part : cela sous-entend qu'on le trouve partout : l'association libre se présente comme une articulation en défaut d'énoncé.) Cette procédure de travail trouve assez tardivement sa formulation conceptuelle alors qu'elle est pratiquement mise en œuvre depuis longtemps dans les descriptions concrètes ; elle est le lieu d'un écart entre le fait et sa mise en forme conceptuelle, entre la technique et la théorie, entre l'application clinique et le savoir spéculatif. Par ce retard (cet après-coup?) de la conceptualisation par rapport à la description proprement dite, le rhétorique marque le pas sur le théorique dans la démarche freudienne. La question de l'association libre se maintient comme l'aléa de la scientificité du texte freudien : elle se tient en attente, en réserve de discursivité. Bien plus, c'est précisément dans le manque et dans l'inachèvement qu'elle se constitue comme un objet neuf. Elle en vient ainsi à se concevoir comme une pensée de l'intervalle, comme l'exploration d'un espace transitoire, une manière d'infini local «dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; mieux : qui démontre qu'il n'y a plus de centre ni de circonférence⁵⁰».

L'association libre ouvre donc, en ce début de siècle, un champ neuf du savoir, elle libère, au sens chimique du terme, du «nouveau pensable». Pourtant, on interrogera rarement pour lui-même ce fondement de la théorie et de la pratique psychanalytique : le moins qu'on puisse dire, c'est que les tentatives de systématisation de la principale technique de la psychanalyse (mais c'est précisément le statut technique de la notion qui fait problème⁵¹) sont restées très lacunaires chez Freud. Le fait est d'autant plus étonnant que la question de l'association libre apparaît comme l'essentiel de la situation analytique. Mais

50 *Ibid*, p. 213

51 Laplanche et Pontalis lui consacrent six articles dans leur *Vocabulaire de la psychanalyse* : association, attention flottante, élaboration psychique, liaison, libre association, règle fondamentale, ce qui est déjà un indice du *statut incertain* de cette question dans l'appareil théorique de la psychanalyse. L'association est à la fois règle, méthode, technique, loi : elle est surtout porteuse d'une nouvelle épistémé et soumise, comme tous les «concepts» analytiques, à la double instance protectrice de l'écorce et du noyau

elle est paradoxalement marginalisée dans la théorie psychanalytique, un peu comme si elle ne faisait pas vraiment partie des concepts fondamentaux, comme si elle ne pouvait prétendre au statut des hypothèses de base de la psychanalyse

Freud ne théorise pas, avons-nous dit, cette question frontalière. Peut-être devrions-nous nuancer cette proposition : à y regarder de plus près, il ne la théorise pas de manière systématique et parfaitement coordonnée, selon le fantasme que nous avons de la «bonne» théorie. L'association libre engage Freud dans la création d'un nouveau mode de théorisation⁵² où la théorie n'est plus synonyme de totalisation (la théorie psychanalytique, comme la pratique, entretient elle aussi un rapport à l'inconscient), en même temps qu'elle introduit un autre type de relation entre les faits dits scientifiques. André Green note lui aussi que lorsque «la pensée [de l'association] est introduite par Freud dans la théorie, c'est avec une réticence certaine qu'il se voit contraint d'aborder la question, comme s'il avait préféré s'en passer []. Ne pouvant éluder le problème, il ne s'y attarde guère, ce qui n'empêche pas qu'il y revienne répétitivement⁵³». En dehors des indications techniques et des conseils pratiques que Freud destine aux analystes débutants afin de leur épargner, dit-il, «un gaspillage de temps et d'effort⁵⁴», il n'y a pas de place privilégiée qui sera faite à cette question dans la théorie psychanalytique. Insistant surtout sur des aspects cliniques de l'association — ses conseils relèvent plus du «comment» que du «pourquoi» —, Freud abordera les aspects méthodologiques ou théoriques de la question tout au long de son œuvre, au gré des contextes : on pourrait presque dire au gré de ses propres associations. Freud consacrera bien à l'association libre (dans son acception restreinte de technique) une série d'articles : il la mentionne dès les *Études sur l'hystérie* (1895) — et même dans l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* — jusqu'à «Un trouble de mémoire sur l'Acropole» (1936), sans oublier les conférences de l'*Introduction à la psychanalyse* et les articles réunis dans *De la technique psychanalytique* qui s'échelonnent de 1904 à 1920. Mais le

52 Dans une lettre adressée à Jung et datée du 25 février 1908, Freud écrit «Mon savoir est très fragmentaire et je suis le plus souvent incapable de présenter une synthèse plus large. J'ai éliminé le plus radicalement possible ma spéculation consciente, j'ai repoussé complètement le désir de «boucher les trous de l'univers»» (*Correspondance I*, p. 187-188). Freud fonde son travail théorique sur des rapprochements, des constructions fragmentaires — il se garde ainsi, comme le suggère Roustang, à la fois du besoin de continuité systématique (caractéristique de la connaissance paranoïaque) et du besoin de continuité fusionnelle de l'indistinction (caractéristique du délire schizophrénique), il crée ainsi, à toutes fins pratiques, un *mode nouveau de théorisation* où la théorie est elle-même l'enjeu de la technique (et non le contraire, comme dans la démarche scientifique traditionnelle). L'association libre induit un mode de théorie où le savoir opère lui aussi par connexions et par sauts.

53 André Green, «La double limite», *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 25, printemps 1982, p. 267.

54 S. Freud, «Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse» (1912), *De la technique psychanalytique*, p. 43.

fait même de consacrer à cette question fondamentale de *petits écrits* (repris ultérieurement dans le *Recueil des petits écrits sur la théorie des névroses*), des travaux essentiellement didactiques — «[...] nous n'exigerons pas [de ces travaux], écrit Freud, qu'ils nous apportent toujours du nouveau⁵⁵» —, indiquerait déjà à lui seul qu'il y a, dans cette question du pourquoi⁵⁶ de l'enchaînement des idées, un *trop* de pensée que Freud, sans pouvoir le révoquer, ne peut aborder que sur le mode de détours, de retours. Il envisageait pourtant dès 1908 d'écrire une *Méthodologie de la psychanalyse* où il aurait fixé ses innovations techniques, mais il abandonna ce projet ou plutôt, comme c'est souvent le cas chez lui, il le transforma en rédigeant non pas un traité, mais cette série de courts articles ponctuels. Ces petits écrits donnent ainsi un tour résolument mineur à la question de l'association libre dans la théorie freudienne, et on peut se demander si ce qui n'est pas dit sur le sujet n'est pas plus important (et plus difficile à circonscrire et à analyser) que ce qui est dûment rapporté et décrit.

Si Freud ne fait toujours qu'aborder la question sans vraiment la traiter à fond, même si, dès 1900, les lignes de force de la technique sont définitivement tracées, il ne peut s'empêcher parallèlement à ce traitement mineur, de retourner à cette question au cours des vingt années suivantes, et notamment dans ses textes les plus complexes. Ainsi, dans *la Dénégation*, on n'a peut-être pas assez remarqué que Freud ouvrait sa réflexion en prenant pour point d'appui le travail de l'*Einfall* : «La façon dont nos patients présentent ce qui leur vient à l'esprit pendant le travail analytique, nous donne l'occasion de faire quelques observations intéressantes [...]». Le problème de l'association libre sert ici de point de départ à l'une des élaborations les plus déterminantes de la théorie psychanalytique. De même, l'importance de cette question est encore attestée par une ultime élaboration consacrée à un lapsus survenu trente-deux ans plus tôt, en 1904 : «Un trouble de mémoire sur l'Acropole» (1936) procède en effet, tant par sa forme que par son sujet, du processus de la libre association. Ces deux exemples suffisent à montrer que le motif de l'association n'est pas réservé aux seuls textes du début du siècle : il y aurait même intérêt à infléchir la lecture de l'ensemble du texte freudien à partir de ce motif d'apparence secondaire.

55. *Ibid.*, p. 43.

56. À propos d'une association dans le cas Dora, Freud avoue qu'il tient «cependant à faire savoir qu'à [son] point de vue le problème n'est pas résolu par la découverte de cette voie associative. *Que cette association puisse être suscitée n'explique pas encore qu'elle le soit en fait.* La connaissance des voies ne rend pas superflue la connaissance des forces qui passent par ces voies» (*op. cit.*, p. 20. Nous soulignons). Cette curieuse notation indique l'écart entre les voies de l'association et ses retombées comme connaissance intelligible, entre le «fait» analytique et sa traduction scientifique.

Par ailleurs, lorsque Feud reprend la question de l'association, ce n'est pas pour la modifier en profondeur, encore moins pour l'infirmier. Lorsqu'il cherche à rendre compte de l'impact de la technique psychanalytique, on a l'impression que c'est de manière un peu aléatoire, comme en passant, comme s'il hésitait à pousser «jusqu'au bout» des notations qui restent incidentes⁵⁷ : ainsi, chaque fois qu'il soulèvera la question, il lui donnera une forme remarquablement concise, comme pour border de façon définitive ce qui, dans les voies de l'association, déborde sur l'infini du langage. Le traitement latéral que reçoit la question donnerait à penser que Freud n'a pas complètement mesuré toutes les conséquences de ce motif d'apparence secondaire. Ce n'est pas un hasard si la notion d'association libre se trouve court-circuitée de la sorte dans le corpus freudien, se rendant à grand peine intelligible par la mise en place d'un ensemble d'exemples relativement erratiques, comme nous le verrons plus loin. C'est que l'association est, à proprement parler, une question *hasardeuse*, au sens strict où elle fait côtoyer des abîmes ; elle conduit celui qui s'y engage aux confins de la rationalité ou, inversement, du «délire». L'association libre n'est pas qu'une technique d'investigation mais, parce qu'elle touche aux propriétés fondamentales du langage, elle soulève le problème général de ce qui est *analysable* dans la situation analytique, elle expose, non sans danger, la ligne parfois mince qui sépare l'interprétation analytiquement valide de celle qui est erronée. Bien plus essentiellement encore, le procédé de l'association est pour la psychanalyse une «véritable catégorie heuristique. Il n'est pas seulement un auxiliaire de la recherche, mais sa mise en forme, quelque chose comme une équation matérielle. Cette rationalité du procédé peut se résumer ainsi : pour savoir ce que je cherche, il faut comprendre comment je peux le trouver. Autrement dit, c'est l'instrument qui constitue l'objet⁵⁸». Formuler la technique, dévoiler le processus de l'association libre dans l'écriture des cas cliniques équivaut pour Freud à risquer l'autorité de la théorie psychanalytique tout entière.

Le lecteur qui cherche une description détaillée du processus de l'association libre n'a pas, dès lors, à s'étonner de la prudence avec laquelle Freud évoque la question. Ainsi, dans une longue note sur l'association dans «Le début du traitement», Freud laisse entrevoir que «Notre expérience nous permettrait d'ajouter beaucoup de choses en

57 Incidence *vs* continuité, induction *vs* déduction Roustang a bien montré que la manière d'écrire, comme la manière de penser, de Freud sont sans cesse inductifs «Freud ne déduit pas, à partir d'un concept bien établi, un certain nombre de conséquences, il introduit subrepticement un mot, ici avec le soutien d'une comparaison qui le rend à la multiplicité de ses sens, et il en joue ensuite à sa guise *beaucoup plus par les positions qu'il lui donne dans le texte que par des explications* C'est l'art de l'induction progressive par le jeu des introductions successives» (*Elle ne le lâche plus*, p 27)

58 P -L Assoun, *op cit*, p 107

ce qui touche la règle psychanalytique fondamentale⁵⁹; il n'élabore pas davantage dans cette direction, sauf pour mentionner «la tentation insurmontable qui nous saisissait de céder aux arguties en chassant certaines idées⁶⁰». Au début du même article, il mentionne, à sa décharge, «l'extrême diversité des constellations psychiques, de la plasticité des facteurs déterminants, qui s'opposent à une mécanisation de la technique⁶¹». Si, comme il l'écrit dans cette note refoulée en marge du texte, «pour faire une omelette, il faut casser des œufs», si «tout le travail est voué à l'échec» lorsqu'on fait une seule concession, il faut se demander ce qui rend la question de l'association si nébuleuse. On dirait en effet qu'elle se présente, de façon analogique, comme une constellation sans englobant, comme une sorte de chaos pas encore «connecté», une tâche théorique inachevée, ou peut-être même vouée, par sa nature, à l'interruption. En faisant un pas de plus, ne pourrait-on suggérer que l'association libre, cette pensée du va-et-vient, a partie liée, par ses battements, par ses motions, par ses scansions, avec une certaine pensée du sexuel? Si, comme l'affirme Nysenbaum, «À l'origine de la création théorique se trouve la pensée du sexuel⁶²», si toute activité intellectuelle subséquente dérive des avatars et des performances de cette première pensée-là, cela donnerait un tour supplémentaire à notre hypothèse selon laquelle l'association apparaît comme l'inconscient de la théorie psychanalytique. Cette question appartiendrait dès lors à un champ de questions non encore entièrement formulées de la psychanalyse, et peut-être destinées à le rester. Là encore, l'association se révélerait effectivement la seule technique «en mesure de nous conduire au-delà de ses propres limites».

Tout se passe comme si la question de l'association libre était, un peu comme celle de l'invention intellectuelle récemment décrite par Judith Schlanger, «un domaine à peu près connu mais informe, qu'il s'agirait d'organiser, ou une plage neutre à peupler d'illustrations qui lui donneraient couleur et relief⁶³». Depuis Freud et jusqu'à maintenant, nul dire ne prétend en tout cas à l'exhaustivité quant à cette question. La dimension de l'association libre comme *réseau textuel* sans points de départ ou d'arrivée, travaillant hors des lois de la discursion scientifique et narrative expliquerait peut-être en partie le malaise ressenti par plusieurs analystes — Freud, le premier — de ne pas pouvoir traiter de la question de manière ordonnée et construite. La plupart des analystes (Zilboorg, Bellak, Spiegel, Mahony⁶⁴) qui en ont dressé un

59 S. Freud, «Le début du traitement» (1913), in *De la technique psychanalytique*, p. 95

60 *Ibid.*, p. 95

61 *Ibid.*, p. 80

62 S. Nysenbaum, art. cité, p. 247

63 J. Schlanger, *L'invention intellectuelle*, p. 8

64 Gregorv Zilboorg, art. cité, p. 490, Leopold Bellak, art. cité, p. 9, Leo A. Spiegel, («The Functions of Free Association in Psychoanalysis — Their Relation

état présent témoignent en effet de la difficulté qu'ils éprouvent à isoler une voie dans une question qui va en tous sens. En fait, le malaise qui marque assez fréquemment le rapport de plusieurs analystes face à cette question pourrait bien être le signe d'une *non liquet* transférentiel, sorte de legs encrypté de Freud qui se serait transmis tel quel et qui demeurerait, encore aujourd'hui, largement inanalysé. Car si les analystes qui traitent de l'association puisent surtout dans le fonds inépuisable des récits cliniques afin d'illustrer son fonctionnement (comme si d'un article à l'autre, on poursuivait le processus d'un *carry-over* caractéristique de l'enchaînement des séances), il ne faut pas y voir une faiblesse théorique qui leur serait propre, mais plutôt l'exécution d'un programme qui était déjà à l'œuvre dans les premiers écrits de Freud et qui continue de *déterminer* (au sens fort) toute élaboration ultérieure de la question.

Réserve d'éléments qui ne font partie d'aucun enchaînement et qui restent désordonnés, la question de l'association est un point focal déporté de la théorie psychanalytique ; elle représente le danger extrême lié (pour Freud) à la voie de l'analogie : ce «point de fuite théorique désigne le lieu d'une articulation manquante, l'espace d'un défaut d'élaboration, la persistance d'un hiatus dans la construction théorique⁶⁵». Cette question se présente d'ailleurs dans le corpus freudien comme un lieu carrefour (pour ne pas dire, fourre-tout), comme un point nodal (*knotenpunkte*) ou nexus qui *augmente* constamment le discours freudien vers d'autres voies. L'association libre est la «voie royale» de l'invention discursive et conceptuelle freudienne. Sorte de «pensée-mère» ou de *punctum caecum* qui échappe à tout ancrage définitif, la question de l'association reste à l'arrière-scène de l'«appareil à penser» mis en place par la psychanalyse. Reléguée dans des textes mineurs (du moins, en regard des grands textes fondateurs tels que *l'Interprétation des rêves*), souvent refoulée dans des notes en bas de page, cette question représente un noyau anasémique⁶⁶ de la théorie psychanalytique : à la fois au «cœur» de la pratique analytique et paradoxalement déportée comme question périphérique, à la manière d'une écorce qui camoufle ce qui doit être sauvegardé, l'association libre résiste à toute traduction systémique.

to Technique and Theory», *International Review of Psycho-Analysis*, n° 2, 1985, p. 37), Patrick Mahony, art. cité, p. 151

65 J.-M. Rey, *op. cit.*, p. 123

66 Nous renvoyons ici au travail de Nicolas Abraham : il faut prendre les termes psychanalytiques, écrit-il, «autrement que pour des parties du discours, au propre et au figuré, les prendre, en quelque sorte, *hors des lois de la discursion* pour n'y attendre qu'allusion à ce sans quoi aucune signification — ni au propre ni au figuré — ne saurait advenir [] Ces termes qui tentent l'impossible — saisir par le langage la source même dont le langage émane et qui le permet — pour autant qu'ils ne signifient rien d'autre que cette remontée même à la source de la signification — nous les avons appelés des *anasémies*. Une théorie psychanalytique se reconnaît comme telle dans la mesure précisément où elle opère avec des *anasémies*» (*l'Écorce et le noyau Anasémies II*, Paris, Aubier-Flammarion, «La Philosophie en effet», 1978, p. 350)

Le lecteur retrouve là l'une des difficultés majeures à laquelle il s'affronte dès qu'il cherche à «penser» (à rationaliser?) cette question : l'association libre est un carrefour dont les embranchements multiples relient entre eux tous les concepts-clés de la psychanalyse. (Ce sont, bien entendu, ses notions les moins aisément conceptualisables : l'affect, la résistance et surtout le transfert.) Tous les plans (clinique, méthodologique, théorique) se trouvent enchevêtrés dans cette question qui les fait intervenir de manière à la fois rigoureuse et non contingente, c'est-à-dire proprement analytique. Le lecteur garde ainsi l'impression que ce concept nodal de la théorie psychanalytique fonctionne par substitutions, changements de signification, glissements de sens, commandés surtout par le contexte et les figures de style. L'association libre ne livre pas son organisation selon les formes de pensée classiques, son appréhension requiert une dimension cognitive nouvelle : si le lecteur a du mal à la situer, et même à la localiser, entre les choses qui se peuvent décrire et celles qui ne peuvent qu'être montrées, c'est qu'elle reste à trouver, c'est que le processus associatif est lui-même un analogon de l'«Autre Scène». François Roustang a récemment analysé le style de Freud sous cet angle, en montrant combien son écriture était produite par ce dont il faisait la découverte, combien son style *effectuait* cela même qu'il décelait : la syntaxe freudienne est dans son ensemble soutenue par des formes parataxiques. Cette prévalence de la parataxe — cette «démarche qui fait choir la syntaxe en parataxe et s'ouvre par la diataxe⁶⁷» — est la particularité la plus caractéristique du style de Freud qui crée aussi, du coup, le style même de l'analyse. Occulte et insaisissable, se manifestant à couvert dans toutes sortes de métasémies, de contradictions, d'apories dans la discursivité freudienne, l'association libre requiert du lecteur une véritable conversion mentale parce qu'elle a précisément pour tâche de décrire l'indescriptible : son action est attestée par sa résistance à se plier à une systématique. Si l'association libre n'est ni un concept ni une méthode au sens strict, si elle se laisse si mal appréhender, c'est qu'elle est d'abord et avant tout un processus qui laisse des traces dans l'écriture. La question apparaît à l'improviste, elle ne peut prendre place — *sa place* — que par effraction. Question hautement spéculative dont les preuves sont toujours ailleurs, elle ne peut par conséquent que diminuer «la force probante de la justesse de nos hypothèses», comme le dit Freud, et faire échec à l'effort de rationalité du discours scientifique si prégnant (même si ce n'est pas sans perversité) dans ces premiers écrits de Freud. Irréductible à un modèle, à un schème ou à une figure, l'association libre entame, dès la naissance de la psychanalyse,

67 F Roustang, *Elle ne lâche plus*, p 33-46 Roustang définit ainsi la diataxe «La diataxe est plus précisément la figure de style de l'interprétation C'est elle, en effet, qui a charge de faire basculer le discours, de le retourner dans tous les sens du mot, ou tout simplement de le faire avancer en se situant au cœur de la phrase parataxique» (*ibid*, p 42) Est-il nécessaire d'ajouter que l'association libre trouve là sa description rhétorique ?

un nouveau mode de description qui engage, ni plus ni moins, à réévaluer les rapports entre savoir, scientificité et écriture : l'association libre est d'abord et avant tout un *style* de pensée et d'écriture.

L'ASSOCIATION LIBRE DANS «DORA» : UNE DÉLIRANTE ÉCONOMIE DU DÉTAIL

Si Freud évite de traiter de l'association de manière *détaillée*, s'il limite très habilement les enjeux de la question en la restreignant à une visée didactique, c'est que l'exposition du travail de l'association entamerait de manière troublante la scientificité du propos, l'organisation conceptuelle de la psychanalyse. Comment pourrait-il rendre compte d'un matériel associatif rassemblé par bribes, prélevé à des moments différents et dans divers contextes, tout en maintenant la clarté de son exposé ? Comment pourrait-il reproduire la simultanéité et la contiguïté des associations qui s'entrecroisent sur des plans différents dans une description qui reste, elle, inévitablement successive et plane⁶⁸ ?

Examinons, par exemple, les remarques préliminaires du cas Dora. Freud, tout en disant vouloir publier «l'observation détaillée d'une malade et l'histoire de son traitement⁶⁹», commence par faire état de difficultés «d'ordre technique⁷⁰», croit-il. Parmi celles-ci, il évoque l'incontournable règle de discrétion⁷¹, le problème du choix et de l'orientation du matériel des associations. Ces difficultés «techniques» — particulièrement la règle de discrétion — s'opposent, selon Freud, à une divulgation complète du processus de l'association. De fait, il

68 Freud évoquera à plusieurs reprises cette difficulté «méthodologique» (c'est-à-dire heuristique et théorique, dans son cas) dans *l'Interprétation des rêves* : «Lorsque j'ai osé tenter de pénétrer plus profondément dans la psychologie des processus du rêve, j'ai entrepris une tâche difficile, pour laquelle, de plus, mon talent d'exposition est à peine à la hauteur. Rendre la simultanéité si complexe par une succession dans la description, et là, à chaque exposé, apparaître sans présupposition, ce sera trop difficile pour mes forces» (Cité et traduit par Roustang, *Elle ne le lâche plus*, p. 41), dans d'autres textes, il écrit [] «Je me tourmente avec le problème de savoir comment on peut représenter (*darstellen*) de manière plane [*flachenhaft*] horizontale, superficielle] quelque chose d'aussi corporel [*korperhaftes*] que notre théorie de l'hystérie» (Lettre à Breuer, 29 juin 1892, XVII, 5), «La présentation linéaire (*lineare Darstellung*) se prête peu à la description (*Beschreibung*) des processus psychiques enchevêtrés, qui ont cours dans les différentes strates du psychisme» (*Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, XII, p. 287) (Ces passages sont traduits par Rey, *op. cit.*, p. 124-125)

69 S. Freud, «Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)», *op. cit.*, p. 1

70 *Ibid.*, p. 2

71 Cette règle de la discrétion — qui est, à strictement parler, l'antithèse de la loi de non-discrimination qui devrait déterminer la pratique de l'association — ressurgit très souvent dans ces textes fondateurs de Freud qui a recours à elle presque systématiquement lorsqu'il est sur le point de former quelque description précise du processus associatif

est alors placé devant un problème beaucoup plus important qu'il ne le laisse paraître, un problème de *transcription* des associations que l'on pourrait, avec Barthes, formuler en ces termes : «Par où commencer ?» Quelles associations choisir ? Quelles autres censurer ? Où couper ? «Je n'ai généralement pas exposé, écrit Freud, le travail d'interprétation qu'il fallait effectuer sur les associations et les communications de la malade, mais seulement ses résultats. Excepté pour les rêves, et sauf à de rares endroits, la *technique du travail analytique n'a, par conséquent, pas été dévoilée* [...] Une *confusion inexprimable* s'en serait ensuivie si j'avais voulu en même temps accomplir l'autre tâche⁷².»

Si Freud tient à ce point à départager le travail des associations de l'interprétation, s'il «discrimine» ici entre la divulgation d'un fragment d'analyse (voulue la plus détaillée possible) et le (non) dévoilement de la technique du travail psychanalytique (traitée de la manière la plus elliptique possible), s'il dédouble ainsi la tâche d'*exposition* en deux volets étanches l'un à l'autre, c'est que tout l'effort de Freud, dans cet avant-propos, consiste à «justifier sur plusieurs points [sa] manière d'agir», à «ramener à des *proportions raisonnables* ce qu'on peut se croire en droit d'attendre de moi⁷³». Bref, il cherche à rétablir une relation de convention, il veut inscrire ce récit de cas dans le genre de la monographie médicale⁷⁴, alors que l'introduction de cette nouvelle technique met en jeu un autre mode d'invention discursive dont les possibilités descriptives et narratives seront davantage explorées dans la *Psychopathologie* et le *Mot d'esprit*, notamment par l'amplification donnée aux cas et aux exemples.

Dans la transcription des associations du cas Dora, «l'élucidation des faits» ne doit toute sa clarté démonstrative qu'à la pression d'un certain modèle narratif classique qui «vient en aide» à Freud et lui permet de regrouper le matériel des associations autour de deux rêves «dont les termes mêmes ont été *fixés immédiatement* après la séance et qui ont pu donner un *appui sûr* à la trame des interprétations et sou-

72 S. Freud, «Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)», p. 6. C'est nous qui soulignons.

73 *Ibid.*, p. 1. C'est nous qui soulignons.

74 Le statut du cas dans la discursivité freudienne subvertit la monographie médicale, tout en ayant l'air de s'y conformer. Loin d'être une simple illustration empirique placée à la fin, le *récit* de cas envahit, au contraire, comme dans le cas Dora, tout l'exposé, il projette sur le tableau clinique toute sa force dramatique (à la fois théâtralisée et hystérique). Autrement dit, il n'est pas possible de représenter conceptuellement un «fragment d'une analyse d'hystérie», sans que soit contaminée la monographie médicale. L'hystérie fait violence à l'ordre narratif qui veut la soumettre à sa loi. Comme le dit Françoise Gaillard, «Le symptôme est coupé de sa cause naturelle. Il se met à parler sur le corps une sorte de discours anarchique qui témoigne seulement d'une destruction du principe de liaison» («Le discours médical pris au piège du récit», *Études françaises*, XIX, 2, automne 1983, p. 92). Or, cette suspension du principe de liaison est également l'un des traits discursifs de l'association libre.

venirs s'y rattachant⁷⁵». Car comment Freud pourrait-il se «rendre maître du matériel⁷⁶» sans céder à cet ordre narratif? Il y aurait beaucoup à dire sur l'évitement de Freud à l'endroit de l'association libre comprise comme *économie du détail*. D'une part, Freud insiste sur la nécessité d'une observation détaillée — l'analyse, dira-t-il, ne marche que si le patient descend des abstractions substitutives jusqu'aux plus petits détails —; mais, d'autre part, c'est aussi cette description détaillée du processus associatif qu'il refusera de divulguer. La transcription détaillée d'une chaîne associative — toujours réversible — serait-elle pour lui «le signe d'une métaphorique en voie de déliaison continue⁷⁷», à ce titre inacceptable?

Freud rejettera en tout cas dans le cas Dora tout ce qui relève d'une telle écriture du détail : il dérobera, en même temps que le détail des associations, «certaines petites particularités du mode de langage de Dora — particularités que je néglige ici comme je le fais de la plus grande partie *purement technique* du travail psychanalytique⁷⁸». (La question qui demeure entière est de savoir ce que pourrait être, au juste, cette «partie purement technique du travail psychanalytique» et qui mériterait, de ce fait, d'être exclue de l'élaboration théorique.) Freud a beau assurer le lecteur que «Rien d'essentiel n'a été changé sauf, en quelques endroits, *l'ordre des éclaircissements en vue d'un exposé meilleur*⁷⁹», la contrainte rhétorique («en vue d'un exposé meilleur») lui est surtout utile pour ramener l'ordre du discours et garder à l'exposé scientifique ses «proportions raisonnables». L'«éclaircissement», le «dévoilement» dont Freud rêve ici relèvent d'une rationalité du discours qui limite, en toute logique, le choix du matériel associatif. Pour la respecter, «l'utilisation de mes matériaux, écrit Freud, [doit] subir une *limitation extrême*⁸⁰».

La discrétion, la discrimination, la limitation et la censure deviendront ainsi paradoxalement le critère et la condition d'une description vraiment scientifique du matériel associatif dans ce texte. Si Freud se doit de limiter le plus possible les associations de Dora, n'est-ce pas, justement, parce que le travail de l'association se révèle en pratique sans limites, parce qu'il se dérobe à toute preuve probante et vérifiable? «Personne ne comprenait bien ces rapports [...], écrit ailleurs Freud, [...] la plupart du temps la preuve théorique [fait] défaut⁸¹.» Quoi qu'il en soit, la question est assez gênante pour que Freud sente le besoin d'y faire retour, en conclusion cette fois.

75 S Freud, «Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)», p 4

76 *Ibid*, p 5

77 J -M Rey, *op cit*, p 127

78 S Freud, «Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)», p 33

79 *Ibid*, p 4

80 *Ibid*, p 3 C'est nous qui soulignons

81 *Ibid*, p 62

J'ai omis complètement d'exposer la technique, nullement compréhensible de prime abord, grâce à laquelle on arrive à extraire, du matériel brut des associations des malades, le contenu net de précieuses pensées inconscientes, ce qui a l'inconvénient de ne pas permettre au lecteur de cet exposé de vérifier lui-même la correction de mon procédé. Mais j'ai trouvé *tout à fait impraticable d'exposer en même temps la technique de l'analyse et la structure interne d'un cas d'hystérie; cela eût été pour moi une tâche presque impossible à réaliser et en eût rendu la lecture certes intolérable*. La technique exige un *exposé à part, illustré par un grand nombre d'exemples des plus divers* et où il est permis de négliger le résultat acquis dans chaque cas⁸².

Ce souci du lecteur — l'exposition détaillée des associations libres serait, selon Freud, d'une lecture «intolérable» : extravagante (dans tous les sens du terme), rendrait-elle le lecteur «fou»? — permet de jauger la résistance soulevée par l'introduction de cette nouvelle technique. Si, comme l'affirme Freud dans l'avant-propos, «ce qui est nouveau a toujours provoqué de l'étonnement et de la résistance⁸³», il faut se demander si le nouveau véritable, celui qui touche à un interdit de pensée, réside seulement là où l'on pensait le trouver, là où Freud le prévoyait, c'est-à-dire dans la nature sexuelle du symptôme hystérique. Ne résiderait-il pas aussi dans ce qui ne trouve pas sa place dans le discours, dans ce qui y est constamment déplacé ou exclu, dans ce qui ne permet plus au lecteur «de se former une conviction vérifiable» et qui échappe ainsi à tout arraisonnement de la nouvelle épistémè mise en place par la psychanalyse?

L'association libre s'avère donc, en ces années cruciales de sa «découverte» et de sa formation, une voie rhétoriquement et théoriquement impraticable pour Freud. Pourtant, malgré le manque de preuve théorique qui permettrait de valider scientifiquement le travail de l'association, malgré les exclusions dont il frappe la partie «purement technique» de la technique psychanalytique, Freud fait tout de même, *en pratique*, autre chose dans sa transcription du cas Dora. Il laisse entrevoir, malgré ses déclarations de principe, l'«autre tâche presque impossible à réaliser», celle qui lui aurait été d'une «lecture certes intolérable». Il expose le matériel du second rêve de Dora «dans le *désordre assez bigarré* qui s'impose [à lui] en le relatant ici⁸⁴», il est conduit à s'engager dans une voie qu'il aurait préféré éviter. Bref, il change d'*aiguillage* en cours de route et il montre, à partir de son propre travail associatif sur les associations de Dora, que les associations fonctionnent moins comme l'enchaînement des pensées entre tel point de départ et tel point d'arrivée, que comme des points d'intersections complexes comme «plusieurs cercles de représentations⁸⁵». On peut se

82. *Ibid.*, p. 84. C'est nous qui soulignons.

83. *Ibid.*, p. 4.

84. *Ibid.*, p. 80.

85. *Ibid.*, p. 66.

demander si Freud ne poursuit pas cet «exposé à part» relatif à la technique psychanalytique dans des ouvrages comme la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et le *Mot d'esprit* où il utilise précisément «un grand nombre d'exemples des plus divers» Le réseau que finissent par former ces exemples multipliés (semble-t-il) à loisir et diversement *associes* entre eux — et souvent même, d'un livre à l'autre — deviendrait, dès lors, la voie rhétorique praticable pour exposer discursivement le processus de l'association libre

LA PSYCHOPATHOLOGIE ET LE MOT D'ESPRIT
LA COLLECTION D'EXEMPLES COMME RÉSEAU
ASSOCIATIF

Comment examiner le pêle-mêle des pensées, comment considérer la masse des associations, comment démêler leur écheveau ? Tout simplement, par la mise en place d'un espace discursif qui se démarque, lui aussi, de toute présentation linéaire Pour répondre à la structure de son «objet», Freud «a dû créer un style de discours, caractérisé essentiellement par le laisser-venir du jeu des associations», un style marqué par «la proximité, la distance, les intervalles [qui tiennent] lieu de liaisons fondamentales⁸⁶» C'est ce qui se produit dans la *Psychopathologie* et le *Mot d'esprit* qui, en dépit d'une certaine lourdeur de la «démonstration», sont des textes de premier plan pour saisir cette essentielle collusion du rhétorique et du théorique dans la démarche freudienne qui intègre, de façon peut-être plus visible dans ces textes que dans d'autres, des genres littéraires différents (écrits métapsychologiques, récits de cas, exemples, etc.), des formes d'écritures multiples non réductibles à un seul type de discours théorique formalisé L'attrait incontestable de Freud pour les récits de cas, pour les séries d'exemples, pour les collections d'histoires et d'anecdotes, pour ce qu'on pourrait nommer les signifiants occasionnels, ne procéderait-il pas, en effet, de la mise en place *discursive* de la notion d'association, en homologie avec le mode de théorisation de la psychanalyse ? Car si l'on trouve relativement peu de commentaires *sur* l'association libre comme telle dans ces textes, le fréquent recours de Freud à une multitude d'exemples, à des énumérations citées sans souci apparent de conjonction, à des présentations disjonctives et, de manière générale, la référence massive aux récits de cas — et donc au narratif et à la «littérature» — éclaire de manière toute particulière la question de l'association, considérée cette fois non plus comme «pure technique», mais comme stratégie d'exposition du texte freudien

Nous en donnerons pour preuve l'étrange travail de Freud dans la *Psychopathologie* Sous couvert de classer et d'ordonner le plus rigoureusement possible un matériel qui se fait au fil des années de plus en plus abondant et, par conséquent, de plus en plus difficile à

maîtriser, Freud ne cesse de revenir sur la classification des exemples à mesure qu'il progresse dans sa tâche⁸⁷. Il finit ainsi par annuler jusqu'au principe même d'un tel classement, tout en le maintenant comme la structure de son argumentation. Par ailleurs, le métissage des sources de la *Psychopathologie* est l'un de ses traits les plus frappants : «M. E. Jones communique l'exemple suivant de *lapsus calami*, qu'il tient lui-même de M. A.A. Brill : un patient adresse à ce dernier une lettre...⁸⁸». Ces renvois incessants sont commandés structurellement par la forme du recueil d'exemples et ils miment le travail associatif : le réseau formé par les exemples, les histoires ou les cas devient l'analogon du réseau associatif. La *Psychopathologie* est un texte traversé par toutes sortes de discours. Les renvois peuvent y opérer aussi bien de manière intertextuelle qu'intratextuelle : nombreux sont les exemples de la *Psychopathologie* qui mettent en scène des récits de récits. Dans les deux cas, ces effets de montage de micro-récits troublent l'attention du lecteur et lui font perdre de vue les points de repère du discours «scientifique», pour le laisser tout entier au plaisir de l'anecdote, du *récit* de cas. Cette confusion, ce trouble de l'attention dirigée (consciente) du lecteur, loin d'être un défaut⁸⁹ du texte, sont le signe du *relâchement* par lequel le lecteur peut justement avoir accès, au fil des exemples et des histoires, au libre déroulement des associations.

Même si l'association n'est nulle part nommée pour elle-même dans la *Psychopathologie*, la *forme* même de cet ouvrage (on pourrait également le dire de *l'Interprétation des rêves*⁹⁰ et du *Mot d'esprit*) excède

87 Samuel Weber relève le même effet dans *le Mot d'esprit* «In the first section of the book, Freud thus proceeds to accumulate a variety of such jokes, but as their number increases, the increase is accompanied by a growing sense of doubt as to the precise status of these examples []» (*The Legend of Freud*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1982, p. 87)

88 S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, «Petite bibliothèque Payot», n° 97, 1980, p. 136. Ce fonctionnement par renvoi des exemples fait penser à l'étrange rêve «ininterprétable» de l'enfant brûlé que Freud place au cœur de *l'Interprétation des rêves*, au commencement (sinon à l'origine) du célèbre chapitre VII. Freud dit tenir cet ombilic du rêve d'une femme qui ne sait pas elle-même d'où lui vient cette rumeur. Or, cet exemple de seconde main, à la filiation pour toujours douteuse, sert de fondement à la théorie psychanalytique. Voilà qui amène à réévaluer le statut de l'exemple, sa nature et sa fonction dans la démarche freudienne.

89 Comme le pense James Strachey «[] the reader cannot help feeling sometimes that the wealth of new examples interrupts and even confuses the main stream of the underlying argument» («Editor's Introduction», *The Psychopathology of Everyday Life*, S E, vol. VI, p. x).

90 Dans *l'Interprétation des rêves*, les nombreuses (dés)articulations en début et fin des paragraphes témoignent de l'élaboration discursive de l'association libre. Freud fera, par exemple, un fréquent usage d'expressions comme celles-ci «Before starting off along this new path, []» (*op. cit.*, p. 511), «I will mention a number of further, somewhat disconnected, points []» (p. 522), «I shall follow the same line of thought []» (p. 554), «This fairy tale might be used in many other connections []» (p. 581), «Let us add a frank account of how we picture the occurrence of a train of ideas []» (p. 594-595),

la linéarité, la continuité, la successivité inhérentes à la «bonne» description scientifique. La forme de ces écrits réalise le passage à une certaine fiction théorique, elle met en place, par ces exemples qui débordent leurs rubriques respectives, des déplacements qu'elle ne maîtrise pas. Suivons en détail la valse-hésitation de Freud dans le célèbre exemple du cas Signorelli

Je crois notamment que *rien n'autorise à établir une ligne de séparation* entre les cas d'oublis de noms avec fausse réminiscence et ceux où les noms de substitutions incorrects ne se présentent pas [] C'est ainsi que bon nombre de cas d'oublis de noms *sans* fausse réminiscence se rattachent aux cas avec formation de noms de substitution, c'est-à-dire aux cas justiciables du mécanisme que nous a révélé l'exemple Signorelli. *Mais je n'irai certainement pas jusqu'à affirmer que tous les cas d'oublis de noms peuvent être rangés dans cette catégorie*⁹¹

[] La valeur de la conclusion que nous a fournie l'analyse de l'exemple *Signorelli* varie, selon que ce cas peut être considéré comme typique ou ne constitue qu'un accident isolé. Or, *je crois pouvoir affirmer que l'oubli de noms avec fausse réminiscence a lieu le plus souvent de la même manière que dans le cas que nous avons décrit* (p. 11)

[] L'absence ou la présence de souvenirs de substitution incorrects ne crée pas de différence essentielle entre les diverses catégories de cas. [Mais dans la même page, dans une très longue note, Freud ajoute] Une observation plus fine permet de réduire l'opposition qui semble exister, quant aux souvenirs de substitution, entre le cas *Signorelli* et le cas *aliquis*. [] Il s'agit là toutefois de finesses auxquelles il ne convient pas d'attacher une grande valeur (p. 17)

[] Le principal intérêt de l'exemple *aliquis* réside dans une autre des différences qui le séparent du cas *Signorelli*. [Mais Freud poursuit dans une note] En ce qui concerne l'absence d'un lien interne entre les deux suites d'idées dans le cas *Signorelli*, je ne saurais l'affirmer avec certitude (p. 18)

[] Nous n'avons pas encore une base suffisante pour nous prononcer sur ce bel exemple, intéressant à beaucoup d'égards.

[] Mais nous faisons remarquer d'ores et déjà qu'on se trouve en présence des mêmes processus, qu'il s'agisse de l'oubli de noms propres, de prénoms, de mots étrangers ou de suites de mots (p. 42). [Pourquoi, dès lors, se donner tant de mal pour les classer?]

[] Je pourrais multiplier les exemples d'oublis de noms et en approfondir la discussion, mais je préfère ne pas aborder, à

«It has not always been easy to decide the point at which to break off my pursuit of this line of exposition []» (p. 606), etc. La desinvolture apparente de ces changements d'aiguillage ne doit pas masquer que Freud est alors en train d'exposer ce qui est susceptible d'inquiéter au maximum l'enchaînement logique de son argument.

91 S. Freud *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 4. C'est nous qui soulignons.

propos d'une seule question, la plupart des points de vue que nous aurons à envisager par la suite, en rapport avec d'autres questions (p. 47).

[...] J'ai, depuis, analysé de nombreux autres cas d'oubli ou de reproduction défectueuse de suites de mots et j'ai eu l'occasion de constater que le mécanisme de l'oubli [...] s'applique à la quasi-généralité des cas.

[...] Il va sans dire que j'aurais pu tout aussi bien citer cet exemple comme un exemple de simple oubli d'un nom propre (p. 76).

[...] J'espère que les lecteurs ne refuseront pas toute valeur aux distinctions que j'établis en ce qui concerne l'interprétation des lapsus, bien que ces distinctions ne soient pas susceptibles de démonstration rigoureuse et qu'ils voudront bien tenir compte des exemples que j'ai moi-même réunis et analysés (p. 92).

Ainsi, loin de constituer un système parfaitement maîtrisé, les exemples de la *Psychopathologie* en viennent à former un réseau indéfini de connexions, menacées à chaque effort de classement de se déstabiliser : comme l'écrit Freud lui-même, «en suivant la série d'exemples, nous voyons ce caractère se résoudre en nuances de plus en plus vagues. [...] La conclusion qui se dégage de ce que nous venons de dire est que si l'on veut obtenir des notions satisfaisantes sur les conditions psychologiques des actes manqués et accidentels, *il faut orienter les recherches dans une autre direction et suivre une autre voie*⁹²». En revenant sans cesse sur la classification des exemples — classification qui se donnait au départ comme un objet de savoir parfaitement clair et intelligible —, Freud mine la clôture du système qu'il cherche ainsi à installer : les nuances se font «de plus en plus vagues», on aurait pu «orienter les recherches dans «une autre direction et suivre une autre voie⁹³», les erreurs peuvent même devenir «le point de départ de fécondes recherches⁹⁴», les rubriques n'ont plus aucune importance⁹⁵, «les premiers pas que nous ferions dans cette voie nous montreraient [que le sujet] doit être abordé par un autre côté⁹⁶», bref, il n'existe plus de limite nette et tranchée. La question qui vient alors au lecteur est la suivante : «Était-il vraiment nécessaire de multiplier les exemples à l'infini, alors qu'un choix limité d'interprétations menées de manière plus exhaustive eût sem-

92 *Ibid*, p. 294 C'est nous qui soulignons

93 *Ibid*, p. 141

94 *Ibid*, p. 49

95 *Ibid*, p. 238 «[] Le mécanisme de l'erreur est beaucoup plus lâche que celui de tous les autres actes manqués [] Pour ne pas parler uniquement de mes erreurs personnelles, je vais citer encore quelques exemples qui auraient pu tout aussi bien figurer sous la rubrique des *lapsus* de la parole ou des méprises (ce qui n'a d'ailleurs aucune importance, étant donné l'équivalence qui existe entre toutes ces variétés d'actes manqués)»

96 *Ibid*, p. 288 Comment ne pas penser ici à la réversibilité de la chaîne associative ?

blé devoir permettre de présenter au lecteur, sous une forme plus ramassée, une démonstration plus convaincante, ou, tout au moins, une argumentation lui permettant plus aisément de se faire une opinion⁹⁷?»

Si Freud multiplie les exemples et les histoires de manière extensive, c'est que, précisément, une «forme plus ramassée» n'aurait pu suffire à sa tâche et qu'il était nécessaire que son argumentation prenne, comme dans la *Psychopathologie*, l'apparence d'un chemin à frayer⁹⁸. Passant d'exemple en exemple, d'une histoire à l'autre, Freud effectue de la sorte la traversée d'un lieu aporétique où il n'y a pas d'issue mais où il peut, à travers les obstacles, faire un bout de chemin et proposer une voie (un *poros*), là où il n'y avait d'abord qu'une situation caractérisée par l'indétermination, l'absence de limites et de direction. Freud a beau se donner ici un point de départ solide — le principe du déterminisme psychique —, son objet n'est pas vraiment «trouvé», il va là où son «cheval» le mène comme il le dit ailleurs⁹⁹, au point que son idée-maîtresse en sort presque affaiblie, bâclée en quelques pages à la fin du livre, après en être passée par l'interposition réitérée des exemples. Que Freud ne parvienne pas à limiter la prolifération des exemples, qu'il n'arrive pas même à toujours distinguer le bon exemple du mauvais, la voie féconde de celle qui se révélera stérile, prend alors une tout autre signification. Les «bonnes histoires» deviennent en ce contexte des confirmations indirectes par analogie, le pendant exact de l'association subite et apparemment bizarre, «sans rapport». Ce sont les relations, les résonances inconscientes *entre* les exemples juxtaposés — c'est-à-dire sans articulation discursive — qui importent comme l'écrit Samuel Weber¹⁰⁰, la valeur descriptive et cognitive attachée à ces exemples et à ces figures métaphoriques ne réside pas dans les référents qu'ils sont supposés dénoter mais dans le mouvement même de leur inscription, le style et la séquence de leur organisation.

97 Conrad Stein, «Sur l'écriture de Freud. Fragment d'un commentaire de l'*Interprétation des rêves*», *Études freudiennes*, n° 7-8, avril 1973, p. 91.

98 Sarah Kofman développe cette métaphore, très rémunératrice pour notre propos, dans *Comment s'en sortir* (Paris, Gallée, «Débats», 1983) et dans *Un métier impossible. Lecture de «Constructions en analyse»* (Paris, Gallée, «Débats», 1983). L'association libre serait assez proche du type de savoir aporétique qu'elle décrit dans ces ouvrages : conjectural, approximatif, «assimilé à un long voyage à travers le désert où les chemins ne sont plus tracés, où il faut deviner la route et viser un point à l'horizon lointain, où il faut savoir prendre des chemins obliques, détournés, accomplir des détours pour parvenir au but visé» (*Comment s'en sortir*, p. 56).

99 On se rappellera la remarquable exergue de l'*Interprétation des rêves* : «Mon travail, écrit Freud à Fliess le 7 juillet 1898, m'a été entièrement dicté par l'inconscient suivant la célèbre phrase d'Itzig, le cavalier du dimanche : «Où vas-tu donc, Itzig ? — Moi, je n'en sais rien, interroge mon cheval. » A nul début de paragraphe je ne savais où j'atterrirais. Ce n'est évidemment pas écrit pour le lecteur. J'ai abandonné le souci de faire du style après les deux premières pages» (Cité par François Roustang, *Elle ne le lâche plus*, p. 42).

100 S. Weber, *op. cit.*, p. 31.

Les exemples sont autant de points de départ d'enchaînements de pensée, ils donnent lieu à plusieurs connexions, ils favorisent l'émergence de coïncidences ou encore l'intervention d'idées incidentes (*einfallen*), bref, ils *font associer* le lecteur, ils lui permettent de «se laisser conduire à travers des rapprochements de mots et de choses qui n'ont apparemment rien à voir, vers des désirs dont on ne voudrait rien savoir¹⁰¹». Les histoires et les exemples sont insérés dans le texte freudien de telle façon que leur relation questionne le rapport scientifique traditionnel dans lequel l'exemple a surtout pour fonction d'illustrer la théorie¹⁰². Un exemple, un cas de plus, et c'est tout le paysage théorique qui risque chaque fois de se trouver brusquement réaménagé. D'un exemple à l'autre, un léger changement s'opère, la pensée a, dans l'intervalle, par cet intervalle, tout juste l'espace nécessaire pour bouger, pour glisser; d'une histoire à l'autre, c'est un parcours associatif qui est *en train de s'effectuer* sous nos yeux.

L'exemple ou le «cas» ne sont plus dans le texte freudien la revanche de l'empirie sur la théorie. Freud effectue plutôt le parcours inverse : c'est l'accumulation des exemples qui lui permet de dégager une proposition théorique généralisante, et non pas l'exemple qui vient simplement étayer l'hypothèse. Il ne procède pas du singulier au général, mais induit plutôt, selon l'expression de Françoise Gaillard, «la singularité du vécu dans l'abstraction du discours théorique¹⁰³» : l'exemple freudien est à la fois typique et irréductible à la loi générale, singulier et interchangeable, aléatoire et surdéterminé (Freud ne pourra, par exemple, s'empêcher de privilégier tour à tour chacune des classes d'exemples qu'il examine dans la *Psychopathologie*, même si au départ la classification supposait l'équivalence des catégories). Tout en ayant l'air d'être le produit de l'empirisme le plus pur, il porte en fait les traces de la conceptualisation progressive de l'objet analytique. Ce n'est pas l'exemple en lui-même qui est significatif, c'est ce avec quoi il s'associe qui lui donne sa signification : voilà pourquoi, entre autres raisons, l'exemple freudien est avant tout multiple¹⁰⁴.

101 F Roustang, *Un destin si funeste*, p 65-66 Roustang situe là la différence entre association et analogie, celle-ci ne permettant que des rapprochements entre des choses qui ont des relations apparentes

102 Comme le note Rainer Nagele, «*stories sometimes appear as footnotes to the theoretical text, just as theoretical reflection may appear as a footnote to a story in the text Correspondingly, stories function not merely as theoretical illustrations, but just as much as dialectical interjections and subversive insinuations which give the theory hands and feet*» («Freud, Habermas and the Dialectic of Enlightenment On Real and Ideal Discourses», *New German Critique*, XXII, hiver 1981, p 47) Le rapport statutaire de l'expérimental et du théorique cesse d'être dissocié dans le discours freudien

103 F Gaillard, art cité, p 87

104 «*Freud's technique allows him to cope with this multiplicity not by reducing it to some sense but by following the associations and understanding the different levels of sense An event is not significant in itself — it is what becomes associated with it that gives it significance (its senses) When another scene is found in the primal scene, another origin in the origin,*

Il est dès lors tout à fait caractéristique de la démarche de Freud qu'il ne nous donne pas que les résultats de sa recherche, mais tout le travail d'élaboration de sa pensée, avec ses répétitions, ses piétinements, ses contradictions, ses reformulations diverses. Les exemples ne jouent donc plus ici le rôle de simples «illustrations» : ils exercent, au contraire, une véritable fonction heuristique, ils contribuent à produire le sens, ils élaborent activement la voie de la découverte ou de la trouvaille, bref, ils poursuivent à leur manière la saisie du concept. Le «progrès» théorique (s'il doit encore se penser comme une avancée) est ici indissociable du rhétorique, qui agit bien plus qu'on ne le pense comme son déterminant. En donnant à son lecteur — en lieu et place de la démonstration rigoureuse promise — un véritable dédale de références, de commentaires interrompus, de lignes brisées en zigzag¹⁰⁵, de renvois et de délais, Freud est conduit, d'analogie en analogie, à sortir des strictes limites de la prudence requise par l'observation clinique : d'un exemple à l'autre, il introduit peu à peu son lecteur «dans cette zone qui mêle l'heuristique et le rhétorique, là où la pensée naissante se gagne en s'énonçant¹⁰⁶». Avec l'association libre s'ouvre une représentation différente de la rationalité scientifique traditionnelle qui tient compte enfin des ruptures, des coupures, de la discontinuité générale du penser.

Il est dès lors tout à fait significatif que la scientificité de la psychanalyse naissante doive en passer par l'usage de catégories narratives. Nous l'avons déjà souligné : les récits de cas cliniques des *Études sur l'hystérie*, les exemples de la *Psychopathologie*, les échantillons de rêves de l'*Interprétation* et les *witz* du *Mot d'esprit* se signalent tous par leur forme narrative : empruntant à des genres littéraires, ils sont «la transcription syntactique de quelques possibles narratifs, [...] une sorte de *récit-cadre* dans, et par lequel s'effectue une inversion significative de la démarche scientifique ; [...] toute la question est de savoir quel rôle est dévolu à cette séquence narrative, ou plutôt à cette reprise, sous forme narrative, du contenu informatif du discours clinicien¹⁰⁷».

the process of association and the analysis can continue By going back and displacing the original he had constructed, Freud both affirms the necessity for his theory and the absence of a unique and real origin — his method remains open for further development and modification» (David Carroll, «Freud and the Myth of the Origin», *New Literary History*, VI 3, printemps 1975, p 523)

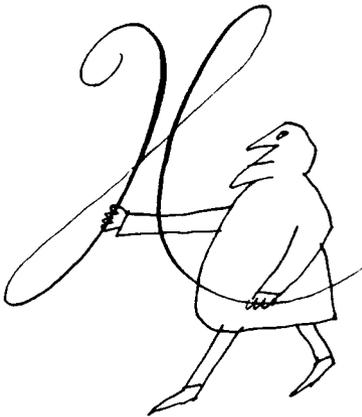
105 Le zigzag est l'une des premières descriptions que Freud donnera de l'organisation de l'association libre dans les cas d'hystérie «*While the two [arrangements] would be represented in a spatial diagram by a continuous line, curved or straight, the course of the logical chain would have to be indicated by a broken line which would pass along the most roundabout paths from the surface to the deepest layers and back, and yet would in general advance from the periphery to the central nucleus, touching at every intermediate halting place — a line resembling the zig-zag line in the solution of a Knight's Move problem, which cuts across the squares in the diagram of the chess-board*» (Freud, «Psychotherapy of Hysteria», *SE*, p 289)

106 Judith Schlanger, *l'Invention intellectuelle*, p 137

107 F Gaillard, art cité, p 88

Si ces écrits de Freud sont à ce point ancrés dans le récit, dans les histoires, dans les cas, c'est que la séquence inventive portée par l'association libre n'est pas achevée avec sa seule conception, mais se poursuit longtemps après, de cas en cas, en s'ajustant en fonction des apports et des besoins de nouvelles conjectures. Les exemples de Freud ne sont pas encore entièrement intégrés dans une matrice didactique, ils sont le signe d'un mode nouveau d'agencement discursif. En faisant exister les exemples sans pourtant les prendre pour des preuves, Freud démontre peut-être également du coup autre chose, à savoir «la faillite d'une certaine conception de la raison narrative¹⁰⁸».

Le recueil d'exemples devient ainsi l'un des modèles narratifs structurants de l'association libre par sa suspension du principe de liaison, par son rythme stochastique, par son travail d'étoilement, par sa résistance à toute volonté de synthèse, par sa rupture de la continuité, l'exemple accentue les traits caractéristiques de la contiguïté qu'aucun modèle global ne peut subsumer, il est déjà une expérience discursive de décentrement et, à ce titre, l'instrument d'une mise en œuvre de la notion d'association. La simultanéité de l'inconscient ne pouvant être saisie, du point de vue discursif, que dans la parataxe, la juxtaposition des exemples permet au style freudien d'atteindre un seuil d'opérativité qu'il ne pourrait suggérer autrement. Par les exemples, Freud avance au coup par coup, et cela ne saurait se faire d'un coup. Marchez, semble dire Freud, le mouvement se prouve en marchant. Voilà pourquoi, pour saisir la liaison entre la manière d'écrire et l'organisation conceptuelle de l'objet psychanalytique, pour la faire penser, il faut suivre le travail sur l'association pas à pas, saut à saut, fil à fil.



Saul Steinberg, *The Passport*,
New York, Harper & Brothers,
1954

108 *Ibid*, p. 93. À propos de cette soumission au narratif très évidente dans les récits de cas cliniques, Laurent Jenny note que «rien n'assure qu'ils sachent par la suite en maîtriser toute la portée fictive, [] en d'autres termes plus simples, ce dont on ne guérit pas, par le récit, c'est du récit («Il n'y a pas de récit cathartique», *Poétique*, n° 41, janvier 1980, p. 10, 21).